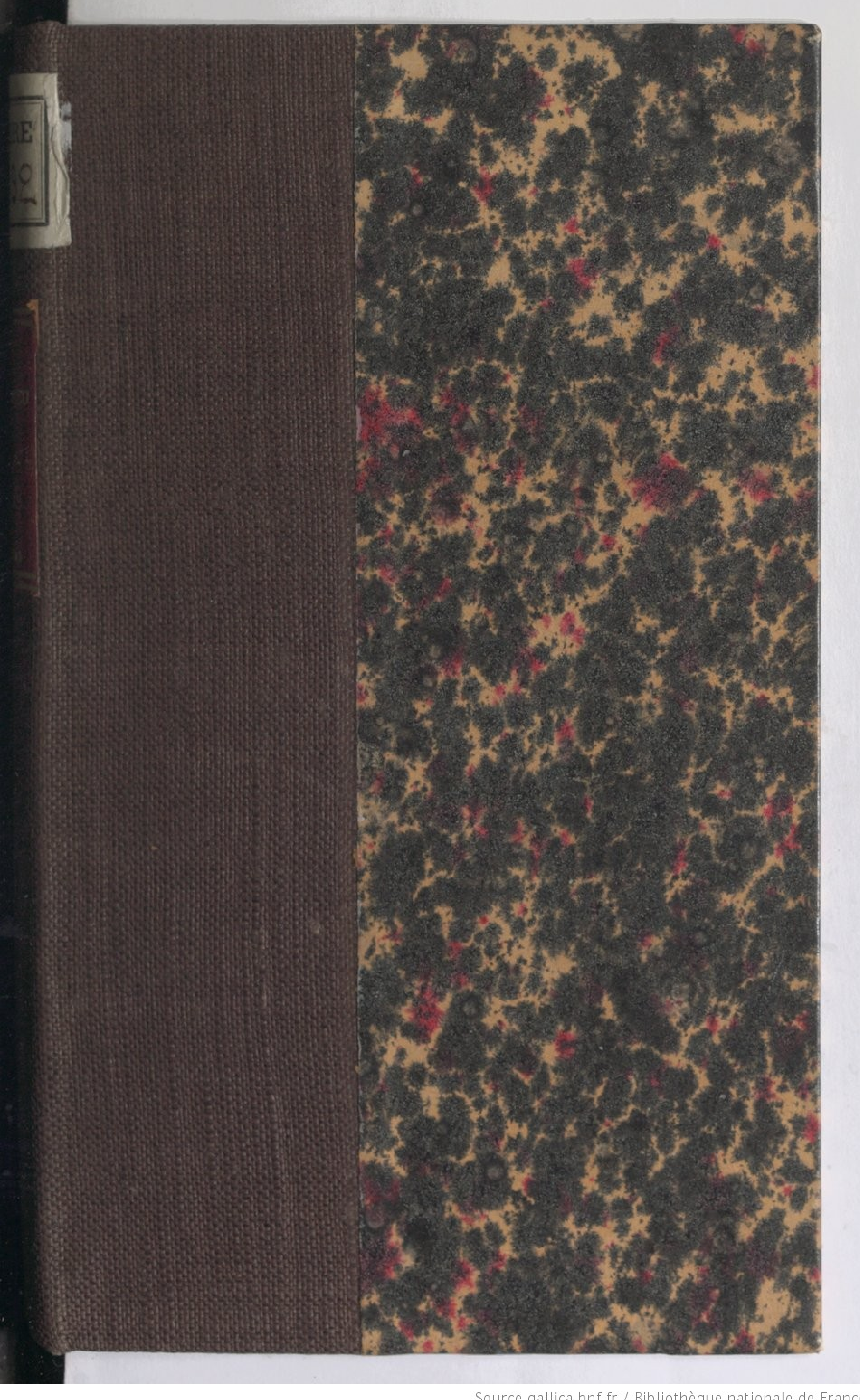


Oeuvres posthumes de M. de Montesquieu









ŒUVRES

POSTHUMES

DE M. DE MONTESQUIEU.



A LONDRES;

Et se trouve, A PARIS,

Chez DE BURE fils aîné, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.


C.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

MONSIEUR de Monteſquieu avoit pris bien de la peine pour poſer des bornes entre le Deſpotiſme & la Monarchie tempérée, qui lui ſembloit le Gouvernement naturel des François ; mais comme il eſt toujours fort dangereux que la Monarchie ne tourne en Deſpotiſme, il auroit voulu, s'il eût été poſſible, rendre le Deſpotiſme même utile. Dans cette vue il a tracé la peinture la plus riante d'un Deſpote qui rend ſes peuples heureux : il s'eſt peut-être flatté qu'un jour, en liſant ſon ouvrage, un Prince, une Reine, un Miniſtre, deſireroient de reſſembler à Arſace, à Iſménie ou à Aſpar, ou d'être eux-mêmes les modeles d'une peinture encore plus belle.

Au reste, plusieurs hommes peuvent être ou Despotes, ou Rois dans leur famille, dans leur société, dans leurs emplois divers : nous pouvons tous faire notre profit de l'Esprit des Loix & de cet Ouvrage-ci.

L'Auteur voyoit l'empire que les Dames ont aujourd'hui sur les pensées des hommes : pour s'assurer les Disciples, il a cherché à se rendre les Maîtres favorables ; il a parlé la langue qui leur est la plus familiere & la plus agréable : il a fait un Roman ; il y a peint l'amour tel qu'il le sentoit, impétueux, rarement sombre, souvent badin.



ARSACE ET ISMÉNIE,

HISTOIRE ORIENTALE.

SUR la fin du regne d'Artamene, la Bactriane fut agitée par des discordes civiles. Ce Prince mourut accablé d'ennuis, & laissa son trône à sa fille Isménie. Aspar, premier eunuque du Palais, eut la principale direction des affaires. Il desiroit beaucoup le bien de l'état, & il desiroit fort peu le pouvoir. Il connoissoit les hommes, & jugeoit bien des événements. Son esprit étoit naturellement conciliateur, & son ame sembloit s'approcher de

toutes les autres. La paix, qu'on n'oſoit plus eſpérer, fut rétablie. Tel fut le preſtige d'Aſpar ; chacun rentra dans le devoir, & ignora preſque qu'il en fût ſorti. Sans effort & ſans bruit, il ſavoit faire les grandes choſes.

La paix fut troublée par le Roi d'Hircanie. Il envoya des Ambaſſadeurs pour demander Iſménie en mariage ; &, ſur ſes refus, il entra dans la Bactriane. Cette entrée fut ſinguliere. Tantôt il paroiſſoit armé de toutes pieces, & prêt à combattre ſes ennemis ; tantôt on le voyoit vêtu comme un amant que l'amour conduit auprès de ſa maîtreſſe. Il menoit avec lui tout ce qui étoit propre à un appareil de nôces ; des danſeurs, des joueurs d'inſtruments, des farceurs, des cuiſiniers,

des eunuques, des femmes ; & il menoit avec lui une formidable armée. Il écrivoit à la Reine les lettres du monde les plus tendres ; & d'un autre côté, il ravageoit tout le pays : un jour étoit employé à des feſtins, un autre à des expéditions militaires. Jamais on n'a vu une ſi parfaite image de la guerre & de la paix, & jamais il n'y eut tant de diſſolution & tant de diſcipline. Un village fuyoit la cruauté du vainqueur ; un autre étoit dans la joie, les danſes & les feſtins ; &, par un étrange caprice, il cherchoit deux choſes incompatibles, de ſe faire craindre, & de ſe faire aimer. Il ne fut ni craint ni aimé. On oppoſa une armée à la ſienne ; & une ſeule bataille finit la guerre. Un ſoldat nouvellement arrivé dans l'armée des Bac-

triens, fit des prodiges de valeur; il perça jusqu'au lieu où combattoit vaillamment le Roi d'Hircanie, & le fit prisonnier. Il remit ce prince à un officier; &, sans dire son nom, il alloit rentrer dans la foule: mais suivi par les acclamations, il fut mené comme en triomphe à la tente du général. Il parut devant lui avec une noble assurance; il parla modestement de son action. Le général lui offrit des récompenses; il s'y montra insensible: il voulut le combler d'honneurs; il y parut accoutumé.

Aspar jugea qu'un tel homme n'étoit pas d'une naissance ordinaire. Il le fit venir à la Cour; & quand il le vit, il se confirma encore plus dans cette pensée. Sa présence lui donna de l'admiration; la tristesse même qui paroissoit sur son visage

lui inſpira du reſpect ; il loua ſa valeur, & lui dit les choſes les plus flatteuſes. Seigneur, (lui dit l'étranger,) excuſez un malheureux que l'horreur de ſa ſituation rend preſque incapable de ſentir vos bontés, & encore plus d'y répondre. Ses yeux ſe remplirent de larmes, & l'eunuque en fut attendri. Soyez mon ami, (lui dit-il,) puiſque vous êtes malheureux. Il y a un moment que je vous admirois, à préſent je vous aime ; je voudrois vous conſoler, & que vous fiſſiez uſage de ma raiſon & de la vôtre. Venez prendre un appartement dans mon palais ; celui qui l'habite aime la vertu, & vous n'y ſerez point étranger.

Le lendemain fut un jour de fête pour tous les Bactriens. La Reine ſortit de ſon palais, ſuivie de toute

ſa cour. Elle paroiſſoit ſur ſon char au milieu d'un peuple immenſe. Un voile qui couvroit ſon viſage laiſſoit voir une taille charmante; ſes traits étoient cachés, & l'amour des peuples ſembloit les leur montrer.

Elle deſcendit de ſon char, & entra dans le temple. Les grands de Bactriane étoient autour d'elle. Elle ſe proſterna, & adora les Dieux dans le ſilence; puis elle leva ſon voile, ſe recueillit, & dit à haute voix :

Dieux immortels! la Reine de Bactriane vient vous rendre graces de la victoire que vous lui avez donnée. Mettez le comble à vos faveurs, en ne permettant jamais qu'elle en abuſe. Faites qu'elle n'ait ni paſſions, ni foibleſſes, ni caprices; que ſes craintes ſoient de faire le mal,

ſes eſpérances de faire le bien ; & puiſqu'elle ne peut être heureuſe..... (dit-elle d'une voix que les ſangots parurent arrêter,) faites du moins que ſon peuple le ſoit.

Les prêtres finirent les cérémonies preſcrites pour le culte des Dieux; la Reine ſortit du temple, remonta ſur ſon char, & le peuple la ſuivit juſqu'au palais.

Quelques moments après, Aſpar rentra chez lui; il cherchoit l'étranger, & il le trouva dans une affreuſe triſteſſe. Il s'aſſit auprès de lui, & ayant fait retirer tout le monde, il lui dit : Je vous conjure de vous ouvrir à moi. Croyez-vous qu'un cœur agité ne trouve point de douceur à confier ſes peines ? C'eſt comme ſi l'on ſe repoſoit dans un lieu plus tranquille. Il faudroit,

lui dit l'étranger, vous raconter tous les événements de ma vie. C'eſt ce que je vous demande, reprit Aſpar; vous parlerez à un homme ſenſible : ne me cachez rien; tout eſt important devant l'amitié.

Ce n'étoit pas ſeulement la tendreſſe & un ſentiment de pitié qui donnoit cette curioſité à Aſpar. Il vouloit attacher cet homme extraordinaire à la cour de Bactriane; il deſiroit de connoître à fond un homme qui étoit déja dans l'ordre de ſes deſſeins, & qu'il deſtinoit dans ſa penſée aux plus grandes choſes.

L'étranger ſe recueillit un moment, & commença ainſi :

L'amour a fait tout le bonheur & tout le malheur de ma vie. D'abord il l'avoit ſemée de peines & de

plaiſirs ; il n'y a laiſſé dans la ſuite que les pleurs, les plaintes & les regrets.

Je ſuis né dans la Médie, & je puis compter d'illuſtres aïeux. Mon pere remporta de grandes victoires à la tête des armées des Medes. Je le perdis dans mon enfance, & ceux qui m'éleverent me firent regarder ſes vertus comme la plus belle partie de ſon héritage.

A l'âge de quinze ans on m'établit. On ne me donna point ce nombre prodigieux de femmes dont on accable en Médie les gens de ma naiſſance. On voulut ſuivre la nature, & m'apprendre que, ſi les beſoins des ſens étoient bornés, ceux du cœur l'étoient encore davantage.

Ardaſire n'étoit pas plus diſtinguée de mes autres femmes par ſon

rang que par mon amour. Elle avoit une fierté mêlée de quelque chose de si tendre, ses sentiments étoient si nobles, si différents de ceux qu'une complaisance éternelle met dans le cœur des femmes d'Asie; elle avoit d'ailleurs tant de beauté, que mes yeux ne virent qu'elle, & mon cœur ignora les autres.

Sa physionomie étoit ravissante, sa taille, son air, ses graces, le son de sa voix, le charme de ses discours, tout m'enchantoit. Je voulois toujours l'entendre; je ne me lassois jamais de la voir. Il n'y avoit rien pour moi de si parfait dans la nature; mon imagination ne pouvoit me dire que ce que je trouvois en elle; & quand je pensois au bonheur dont les humains peuvent être capables, je voyois toujours le mien.

Ma naissance, mes richesses, mon âge, & quelques avantages personnels déterminerent le Roi à me donner sa fille. C'est une coutume inviolable des Medes, que ceux qui reçoivent un pareil honneur renvoient toutes leurs femmes. Je ne vis dans cette grande alliance que la perte de ce que j'avois dans le monde de plus cher ; mais il me fallut dévorer mes larmes, & montrer de la gaieté. Pendant que toute la cour me félicitoit d'une faveur dont elle est toujours enivrée, Ardasire ne demandoit point à me voir, & moi je craignois sa présence, & je la cherchois. J'allai dans son appartement ; j'étois désolé. Ardasire, lui dis-je, je vous perds .... Mais, sans me faire ni caresses ni reproches, sans lever les yeux, sans verser

de larmes, elle garda un profond ſilence; une pâleur mortelle paroiſſoit ſur ſon viſage, & j'y voyois une certaine indignation mêlée de déſeſpoir.

Je voulus l'embraſſer; elle me parut glacée, & je ne lui ſentis de mouvement que pour échapper de mes bras.

Ce ne fut point la crainte de mourir qui me fit accepter la princeſſe, &, ſi je n'avois tremblé pour Ardaſire, je me ſerois ſans doute expoſé à la plus affreuſe vengeance. Mais quand je me repréſentois que ſa mort ſeroit infailliblement ſuivie de mon refus, mon eſprit ſe confondoit, & je m'abandonnois à mon malheur.

Je fus conduit dans le palais du Roi, & il ne me fut plus permis

d'en ſortir. Je vis ce lieu fait pour l'abattement de tous, & les délices d'un ſeul; ce lieu où, malgré le ſilence, les ſoupirs de l'amour ſont à peine entendus; ce lieu, où regne la triſteſſe & la magnificence, où tout ce qui eſt inanimé eſt riant, & tout ce qui a de la vie eſt ſombre, où tout ſe meut avec le maître, & tout s'engourdit avec lui.

Je fus préſenté le même jour à la princeſſe; elle pouvoit m'accabler de ſes regards, & il ne me fut pas permis de lever les miens. Etrange effet de la grandeur! Si ſes yeux pouvoient parler, les miens ne pouvoient répondre. Deux eunuques avoient un poignard à la main, prêts à expier dans mon ſang l'affront de la regarder.

Quel état pour un cœur comme

le mien d'aller porter dans mon lit l'esclavage de la cour, suspendu entre les caprices & les dédains superbes, de ne sentir plus que le respect, & de perdre pour jamais ce qui peut faire la consolation de la servitude même, la douceur d'aimer & d'être aimé!

Mais quelle fut ma situation, lorsqu'un eunuque de la princesse vint me faire signer l'ordre de faire sortir de mon palais toutes mes femmes. Signez, me dit-il, sentez la douceur de ce commandement : je rendrai compte à la princesse de votre promptitude à obéir. Mon visage se couvrit de larmes; j'avois commencé d'écrire, & je m'arrêtai. De grace, dis-je à l'eunuque, attendez; je me meurs....... Seigneur, me dit-il, il y va de votre tête &

de la mienne; ſignez : nous commençons à devenir coupables; on compte les moments; je devrois être de retour. Ma main tremblante ou rapide (car mon eſprit étoit perdu) traça les caracteres les plus funeſtes que je puſſe former.

Mes femmes furent enlevées la veille de mon mariage; mais Ardaſire, qui avoit gagné un de mes eunuques, mit une eſclave de ſa taille & de ſon air ſous ſes voiles & ſes habits, & ſe cacha dans un lieu ſecret. Elle avoit fait entendre à l'eunuque qu'elle vouloit ſe retirer parmi les prêtreſſes des dieux.

Ardaſire avoit l'ame trop haute pour qu'une loi, qui ſans aucun ſujet privoit de leur état des femmes légitimes, pût lui paroître faite pour elle. L'abus du pouvoir ne lui faiſoit

point respecter le pouvoir. Elle appelloit de cette tyrannie à la nature, & de son impuissance à son désespoir.

La cérémonie du mariage se fit dans le palais. Je menai la princesse dans ma maison. Là les concerts, les danses, les festins, tout parut exprimer une joie que mon cœur étoit bien éloigné de sentir.

La nuit étant venue, toute la cour nous quitta. Les eunuques conduisirent la princesse dans son appartement : hélas! c'étoit celui où j'avois fait tant de serments à Ardasire. Je me retirai dans le mien plein de rage & de désespoir.

Le moment fixé pour l'hymen arriva. J'entrai dans ce corridor, presque inconnu dans ma maison même, par où l'amour m'avoit con-

duit tant de fois. Je marchois dans les ténebres, ſeul, triſte, penſif, quand tout-à-coup un flambeau fut découvert. Ardaſire, un poignard à la main, parut devant moi. Arſace, dit-elle, allez dire à votre nouvelle épouſe que je meurs ici ; dites-lui que j'ai diſputé votre cœur juſqu'au dernier ſoupir. Elle alloit ſe frapper ; j'arrêtai ſa main. Ardaſire, m'écriai-je, quel affreux ſpectacle veux-tu me donner !.... & lui ouvrant mes bras : commence par frapper celui qui a cédé le premier à une loi barbare. Je la vis pâlir, & le poignard lui tomba des mains. Je l'embraſſai, & je ne ſais par quel charme, mon ame ſembla ſe calmer. Je tenois ce cher objet ; je me livrai tout entier au plaiſir d'aimer. Tout, juſqu'à l'idée de mon malheur, fuyoit de

ma penſée. Je croyois poſſéder Ardaſire, & il me ſembloit que je ne pouvois plus la perdre. Etrange effet de l'amour! Mon cœur s'échauffoit, & mon ame devenoit tranquille.

Les paroles d'Ardaſire me rappellerent à moi-même. Arſace, me dit-elle, quittons ces lieux infortunés; fuyons. Que craignons-nous? nous ſavons aimer & mourir.... Ardaſire, lui dis-je, je jure que vous ſerez toujours à moi; vous y ſerez comme ſi vous ne ſortiez jamais de ces bras: je ne me ſéparerai jamais de vous. J'atteſte les dieux que vous ſeule ferez le bonheur de ma vie.... Vous me propoſez un généreux deſſein: l'amour me l'avoit inſpiré: il me l'inſpire encore par vous; vous allez voir ſi je vous aime.

Je la quittai, & plein d'impatience

& d'amour, j'allai par-tout donner mes ordres. La porte de l'appartement de la princeſſe fut fermée. Je pris tout ce que je pus emporter d'or & de pierreries. Je fis prendre à mes eſclaves divers chemins, & partis ſeul avec Ardaſire dans l'horreur de la nuit; eſpérant tout, craignant tout, perdant quelquefois mon audace naturelle, ſaiſi par toutes les paſſions, quelquefois par les remords mêmes, ne ſachant ſi je ſuivois mon devoir, ou l'amour, qui le fait oublier.

Je ne vous dirai point les périls infinis que nous courûmes. Ardaſire, malgré la foibleſſe de ſon ſexe, m'encourageoit; elle étoit mourante; & elle me ſuivoit toujours. Je fuyois la préſence des hommes; car tous les hommes étoient devenus mes

ennemis : je ne cherchois que les déſerts. J'arrivai dans ces montagnes qui ſont remplies de tigres & de lions. La préſence de ces animaux me raſſuroit. Ce n'eſt point ici, diſois-je à Ardaſire, que les eunuques de la princeſſe & les gardes du roi de Médie viendront nous chercher. Mais enfin les bêtes féroces ſe multiplierent tellement, que je commençai à craindre. Je faiſois tomber à coups de fleches celles qui s'approchoient trop près de nous; car, au lieu de me charger des choſes néceſſaires à la vie, je m'étois muni d'armes qui pouvoient par-tout me les procurer. Preſſé de toutes parts, je fis du feu avec des cailloux; j'allumai du bois ſec; je paſſois la nuit auprès de ces feux, & je faiſois du bruit avec mes armes. Quelquefois

je mettois le feu aux forêts, & je chassois devant moi ces bêtes intimidées. J'entrai dans un pays plus ouvert, & j'admirai ce vaste silence de la nature. Il me représentoit ce temps où les dieux naquirent, & où la beauté parut la premiere; l'amour l'échauffa, & tout fut animé.

Enfin nous sortîmes de la Médie. Ce fut dans une cabane de pasteurs que je me crus le maître du monde, & que je pus dire que j'étois à Ardasire, & qu'Ardasire étoit à moi.

Nous arrivâmes dans la Margiane; nos esclaves nous y rejoignirent. Là, nous vécûmes à la campagne, loin du monde & du bruit. Charmés l'un de l'autre, nous nous entretenions de nos plaisirs présents & de nos peines passées.

Ardasire me racontoit quels

avoient été ses sentiments dans tout le temps qu'on nous avoit arrachés l'un à l'autre, ses jalousies pendant qu'elle crut que je ne l'aimois plus, sa douleur quand elle vit que je l'aimois encore, sa fureur contre une loi barbare, sa colere contre moi qui m'y soumettois. Elle avoit d'abord formé le dessein d'immoler la princesse; elle avoit rejetté cette idée : elle auroit trouvé du plaisir à mourir à mes yeux; elle n'avoit point douté que je fusse attendri. Quand j'étois dans ses bras, disoit-elle, quand elle me proposa de quitter ma patrie, elle étoit déja sûre de moi.

Ardasire n'avoit jamais été si heureuse; elle étoit charmée. Nous ne vivions point dans le faste de la Médie; mais nos mœurs étoient plus douces. Elle voyoit dans tout ce que

nous avions perdu, les grands ſacrifices que je lui avois faits. Elle étoit ſeule avec moi. Dans les ſerrails, dans ces lieux de délices, on trouve toujours l'idée d'une rivale, & lorſqu'on y jouit de ce qu'on aime, plus on aime, & plus on eſt alarmé.

Mais Ardaſire n'avoit aucune défiance ; le cœur étoit aſſuré du cœur. Il ſemble qu'un tel amour donne un air riant à tout ce qui nous entoure, & que, parcequ'un objet nous plaît, il ordonne à toute la nature de nous plaire ; il ſemble qu'un tel amour ſoit cette enfance aimable devant qui tout ſe joue, & qui ſourit toujours.

Je ſens une eſpece de douceur à vous parler de cet heureux temps de notre vie. Quelquefois je perdois Ardaſire dans les bois, & je la re-

trouvois aux accents de ſa voix charmante. Elle ſe paroit des fleurs que je cueillois ; je me parois de celles qu'elle avoit cueillies. Le chant des oiſeaux, le murmure des fontaines, les danſes & les concerts de nos jeunes eſclaves, une douceur partout répandue étoient des témoignages continuels de notre bonheur.

Tantôt Ardaſire étoit une bergere qui, ſans parure & ſans ornements, ſe montroit à moi avec ſa naïveté naturelle ; tantôt je la voyois telle qu'elle étoit lorſque j'étois enchanté dans le ſerrail de Médie.

Ardaſire occupoit ſes femmes à des ouvrages charmants : elles filoient la laine d'Hircanie ; elles employoient la pourpre de Tyr. Toute la maiſon goûtoit une joie naïve. Nous deſcendions avec plaiſir à l'égalité

galité de la nature; nous étions heureux, & nous voulions vivre avec des gens qui le fussent. Le bonheur faux rend les hommes durs & superbes, & ce bonheur ne se communique point. Le vrai bonheur les rend doux & sensibles, & ce bonheur se partage toujours.

Je me souviens qu'Ardasire fit le mariage d'une de ses favorites avec un de mes affranchis. L'amour & la jeunesse avoient formé cet hymen. La favorite dit à Ardasire : ce jour est aussi le premier jour de votre hyménée. Tous les jours de ma vie, répondit-elle, seront ce premier jour.

Vous serez peut-être surpris qu'exilé & proscrit de la Médie, n'ayant eu qu'un moment pour me préparer à partir, ne pouvant emporter que l'argent & les pierreries

qui ſe trouvoient ſous ma main, je puſſe avoir aſſez de richeſſes dans la Margiane pour y avoir un palais, un grand nombre de domeſtiques, & toutes ſortes de commodités pour la vie. J'en fus ſurpris moi-même, & je le ſuis encore. Par une fatalité que je ne ſaurois vous expliquer, je ne voyois aucune reſſource, & j'en trouvois par-tout. L'or, les pierreries, les bijoux ſembloient ſe préſenter à moi. C'étoient des haſards, me direz-vous. Mais des haſards ſi réitérés & perpétuellement les mêmes, ne pouvoient gueres être des haſards. Ardaſire crut d'abord que je voulois la ſurprendre, & que j'avois porté des richeſſes qu'elle ne connoiſſoit pas. Je crus à mon tour qu'elle en avoit qui m'étoient inconnues. Mais nous vîmes bien l'un

& l'autre que nous étions dans l'erreur. Je trouvai plusieurs fois dans ma chambre des rouleaux où il y avoit plusieurs centaines de dariques; Ardasire trouvoit dans la sienne des boîtes pleines de pierreries. Un jour que je me promenois dans mon jardin, un petit coffre plein de pieces d'or parut à mes yeux, & j'en apperçus un autre dans le creux d'un chêne sous lequel j'allois ordinairement me reposer. Je passe le reste. J'étois sûr qu'il n'y avoit pas un seul homme dans la Médie qui eût quelque connoissance du lieu où je m'étois retiré; & d'ailleurs je savois que je n'avois aucun secours à attendre de ce côté-là. Je me creusois la tête pour pénétrer d'où me venoient ces secours. Toutes les conjectures que je faisois se détruisoient les unes les autres.

On fait, dit Aſpar en interrompant Arſace, des contes merveilleux de certains génies puiſſants qui s'attachent aux hommes, & leur font de grands biens. Rien de ce que j'ai oui dire là-deſſus n'a fait impreſſion ſur mon eſprit; mais ce que j'entends m'étonne davantage: vous dites ce que vous avez éprouvé, & non pas ce que vous avez oui dire.

Soit que ces ſecours (reprit Arſace) fuſſent humains ou ſurnaturels, il eſt certain qu'ils ne me manquerent jamais, & que, de la même maniere qu'une infinité de gens trouvent par-tout la miſere, je trouvai par-tout les richeſſes; &, ce qui vous ſurprendra, elles venoient toujours à point nommé: je n'ai jamais vu mon tréſor prêt à finir qu'un nouveau n'ait d'abord reparu; tant

l'intelligence qui veilloit ſur nous étoit attentive. Il y a plus ; ce n'étoit pas ſeulement nos beſoins qui étoient prévenus ; mais ſouvent nos fantaiſies. Je n'aime gueres, ajouta-t-il, à dire des choſes merveilleuſes. Je vous dis ce que je ſuis forcé de croire, & non pas ce qu'il faut que vous croyiez.

La veille du mariage de la favorite, un jeune homme beau comme l'amour vint me porter un panier de très beau fruit. Je lui donnai quelques pieces d'argent ; il les prit, laiſſa le panier, & ne parut plus. Je portai le panier à Ardaſire ; je le trouvai plus peſant que je ne penſois. Nous mangeâmes le fruit, & nous trouvâmes que le fond étoit plein de dariques. C'eſt le génie, dit-on dans toute la maiſon, qui a apporté

un trésor ici pour les dépenses des noces.

Je suis convaincue, disoit Ardasire, que c'est un génie qui fait ces prodiges en notre faveur. Aux intelligences supérieures à nous rien ne doit être plus agréable que l'amour: l'amour seul a une perfection qui peut nous élever jusqu'à elles. Arsace, c'est un génie qui connoît mon cœur, & qui voit à quel point je vous aime. Je voudrois le voir, & qu'il pût me dire à quel point vous m'aimez.

Je reprends ma narration.

La passion d'Ardasire & la mienne prirent des impressions de notre différente éducation & de nos différents caracteres. Ardasire ne respiroit que pour aimer; sa passion étoit sa vie; toute son ame étoit de l'a-

mour. Il n'étoit pas en elle de m'aimer moins ; elle ne pouvoit non plus m'aimer davantage. Moi, je parus aimer avec plus d'emportement, parcequ'il sembloit que je n'aimois pas toujours de même. Ardasire seule étoit capable de m'occuper ; mais il y eut des choses qui purent me distraire. Je suivois les cerfs dans les forêts, & j'allois combattre les bêtes féroces.

Bientôt je m'imaginai que je menois une vie trop obscure. Je me trouve, disois-je, dans les états du Roi de Margiane : pourquoi n'irois-je point à la cour ? La gloire de mon pere venoit s'offrir à mon esprit. C'est un poids bien pesant qu'un grand nom à soutenir, quand les vertus des hommes ordinaires sont moins le terme où il faut s'arrêter,

que celui dont on doit partir. Il ſemble que les engagements que les autres prennent pour nous ſoient plus forts que ceux que nous prenons nous-mêmes. Quand j'étois en Médie, diſois-je, il falloit que je m'abaiſſaſſe & que je cachaſſe avec plus de ſoin mes vertus que mes vices. Si je n'étois pas eſclave de la cour, je l'étois de ſa jalouſie. Mais à préſent que je me vois maître de moi, que je ſuis indépendant, parceque je ſuis ſans patrie, libre au milieu des forêts comme les lions, je commencerai à avoir une ame commune ſi je reſte un homme commun.

Je m'accoutumai peu-à-peu à ces idées. Il eſt attaché à la nature qu'à meſure que nous ſommes heureux, nous voulons l'être davantage. Dans

la félicité même il y a des impatiences. C'eſt que, comme notre eſprit eſt une ſuite d'idées, notre cœur eſt une ſuite de deſirs. Quand nous ſentons que notre bonheur ne peut plus s'augmenter, nous voulons lui donner une modification nouvelle. Quelquefois mon ambition étoit irritée par mon amour même : j'eſpérois que je ſerois plus digne d'Ardaſire, &, malgré ſes prieres, malgré ſes larmes, je la quittai.

Je ne vous dirai point l'affreuſe violence que je me fis. Je fus cent fois ſur le point de revenir. Je voulois m'aller jetter aux genoux d'Ardaſire ; mais la honte de me démentir, la certitude que je n'aurois plus la force de me ſéparer d'elle, l'habitude que j'avois priſe de commander à mon cœur des choſes

difficiles ; tout cela me fit continuer mon chemin.

Je fus reçu du Roi avec toutes ſortes de diſtinctions. A peine euſ-je le temps de m'appercevoir que je fuſſe étranger. J'étois de toutes les parties de plaiſir : il me préféra à tous ceux de mon âge, & il n'y eut point de rang ni de dignité que je ne puſſe eſpérer dans la Margiane.

J'eus bientôt une occaſion de juſtifier ſa faveur. La cour de Margiane vivoit depuis long-temps dans une profonde paix. Elle apprit qu'une multitude infinie de Barbares s'étoit préſentée ſur la frontiere, qu'elle avoit taillé en pieces l'armée qu'on lui avoit oppoſée, & qu'elle marchoit à grands pas vers la capitale. Quand la ville auroit été priſe d'aſſaut, la cour ne ſeroit pas tombée

dans une plus affreuse consternation. Ces gens-là n'avoient jamais connu que la prospérité. Ils ne savoient pas distinguer les malheurs d'avec les malheurs, & ce qui peut se rétablir d'avec ce qui est irréparable. On assembla à la hâte un conseil, &, comme j'étois auprès du Roi, je fus de ce conseil. Le Roi étoit éperdu, & ses conseillers n'avoient plus de sens. Il étoit clair qu'il étoit impossible de les sauver, si on ne leur rendoit le courage. Le premier ministre ouvrit les avis. Il proposa de faire sauver le Roi, & d'envoyer au général ennemi les clefs de la ville. Il alloit dire ses raisons, & tout le conseil alloit les suivre. Je me levai pendant qu'il parloit, & je lui tins ce discours: Si tu dis encore un mot, je te tue.

Il ne faut pas qu'un Roi magnanime & tous les braves gens qui ſont ici perdent un temps précieux à écouter tes lâches conſeils. Et me tournant vers le Roi : Seigneur, un grand état ne tombe pas d'un ſeul coup. Vous avez une infinité de reſſources, & quand vous n'en aurez plus, vous délibérerez avec cet homme ſi vous devez mourir, ou ſuivre de lâches conſeils. Amis, je jure avec vous que nous défendrons le Roi juſqu'au dernier ſoupir. Suivons-le, armons le peuple, & faiſons-lui part de notre courage.

On ſe mit en défenſe dans la ville, & je me ſaiſis d'un poſte au dehors avec une troupe de gens d'élite, composée de Margiens & de quelques braves gens qui étoient à moi. Nous battîmes pluſieurs de

leurs partis. Un corps de cavalerie empêchoit qu'on ne leur envoyât des vivres. Ils n'avoient point de machines pour faire le ſiege de la ville. Notre corps d'armée groſſiſſoit tous les jours. Ils ſe retirerent, & la Margiane fut délivrée.

Dans le bruit & le tumulte de cette cour, je ne goûtois que de fauſſes joies. Ardaſire me manquoit partout, & toujours mon cœur ſe tournoit vers elle. J'avois connu mon bonheur, & je l'avois fui; j'avois quitté des plaiſirs réels, pour chercher des erreurs.

Ardaſire depuis mon départ n'avoit point eu de ſentiment qui n'eût d'abord été combattu par un autre. Elle avoit toutes les paſſions; elle n'étoit contente d'aucune. Elle vouloit ſe taire; elle vouloit ſe plaindre;

elle prenoit la plume pour m'écrire ; le dépit lui faisoit changer de pensées ; elle ne pouvoit se résoudre à me marquer de la sensibilité, encore moins de l'indifférence ; mais enfin la douleur de son ame fixa ses résolutions, & elle m'écrivit cette lettre.

« Si vous aviez gardé dans votre « cœur le moindre sentiment de « pitié, vous ne m'auriez jamais « quittée ; vous auriez répondu à un « amour si tendre, & respecté nos « malheurs ; vous m'auriez sacrifié « des idées vaines ; cruel ! vous croi« riez perdre quelque chose en per« dant un cœur qui ne brûle que « pour vous. Comment pouvez-vous « savoir si, ne vous voyant plus, « j'aurai le courage de soutenir la « vie ? Et si je meurs, barbare ! pou« vez-vous douter que ce ne soit

« par vous? Oh Dieux! par vous,
« Arſace ! Mon amour, ſi induſ-
« trieux à s'affliger, ne m'avoit ja-
« mais fait craindre ce genre de ſup-
« plice. Je croyois que je n'aurois
« jamais à pleurer que vos malheurs,
« & que je ſerois toute ma vie in-
« ſenſible ſur les miens....

Je ne pus lire cette lettre ſans verſer des larmes. Mon cœur fut ſaiſi de triſteſſe, & au ſentiment de pitié ſe joignit un cruel remords de faire le malheur de ce que j'aimois plus que ma vie.

Il me vint dans l'eſprit d'engager Ardaſire à venir à la cour : je ne reſtai ſur cette idée qu'un moment.

La cour de Margiane eſt preſque la ſeule d'Aſie où les femmes ne ſont point ſéparées du commerce des hommes. Le Roi étoit jeune :

je penſai qu'il pouvoit tout, & je penſai qu'il pouvoit aimer. Ardaſire auroit pu lui plaire, & cette idée étoit pour moi plus effrayante que mille morts.

Je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner auprès d'elle. Vous ſerez étonné quand vous ſaurez ce qui m'arrêta.

J'attendois à tout moment des marques brillantes de la reconnoiſſance du Roi. Je m'imaginai que, paroiſſant aux yeux d'Ardaſire avec un nouvel éclat, je me juſtifierois plus aiſément auprès d'elle. Je penſai qu'elle m'en aimeroit plus, & je goûtois d'avance le plaiſir d'aller porter ma nouvelle fortune à ſes pieds.

Je lui appris la raiſon qui me faiſoit différer mon départ; & ce fut

cela même qui la mit au désespoir.

Ma faveur auprès du Roi avoit été si rapide, qu'on l'attribua au goût que la princesse sœur du Roi avoit paru avoir pour moi. C'est une de ces choses que l'on croit toujours, lorsqu'elles ont été dites une fois. Un esclave qu'Ardasire avoit mis auprès de moi lui écrivit ce qu'il avoit entendu dire. L'idée d'une rivale fut désolante pour elle. Ce fut bien pis, lorsqu'elle apprit les actions que je venois de faire. Elle ne douta point que tant de gloire ne dût augmenter l'amour. Je ne suis point Princesse, disoit-elle dans son indignation ; mais je sens bien qu'il n'y en a aucune sur la terre que je croie mériter que je lui cede un cœur qui doit être à moi ; &, si je l'ai fait voir en Médie, je le ferai voir en Margiane.

Après mille penſées, elle ſe fixa, & prit cette réſolution.

Elle ſe défit de la plupart de ſes eſclaves, en choiſit de nouveaux, envoya meubler un palais dans le pays des Sogdiens, ſe déguiſa, prit avec elle des eunuques qui ne m'étoient pas connus, vint ſecrètement à la cour. Elle s'aboucha avec l'eſclave qui lui étoit affidé, & prit avec lui des meſures pour m'enlever dès le lendemain. Je devois aller me baigner dans la riviere. L'eſclave me mena dans un endroit du rivage où Ardaſire m'attendoit. J'étois à peine déshabillé, qu'on me ſaiſit; on jetta ſur moi une robe de femme; on me fit entrer dans une litiere fermée: on marcha jour & nuit. Nous eûmes bientôt quitté la Margiane, & nous arrivâmes dans le pays des Sogdiens.

On m'enferma dans un vaſte palais : on me faiſoit entendre que la princeſſe, qu'on diſoit avoir du goût pour moi, m'avoit fait enlever & conduire ſecrètement dans une terre de ſon apanage.

Ardaſire ne vouloit point être connue, ni que je fuſſe connu : elle cherchoit à jouir de mon erreur. Tous ceux qui n'étoient pas du ſecret la prenoient pour la princeſſe. Mais un homme enfermé dans ſon palais auroit démenti ſon caractere. On me laiſſa donc mes habits de femme, & on crut que j'étois une fille nouvellement achetée & deſtinée à la ſervir.

J'étois dans ma dix-ſeptieme année. On diſoit que j'avois toute la fraîcheur de la jeuneſſe, & on me louoit ſur ma beauté, comme ſi j'euſſe été une fille du palais.

Ardaſire, qui ſavoit que la paſſion pour la gloire m'avoit déterminé à la quitter, ſongea à amollir mon courage par toutes ſortes de moyens. Je fus mis entre les mains de deux eunuques. On paſſoit les journées à me parer ; on compoſoit mon teint ; on me baignoit ; on verſoit ſur moi les eſſences les plus délicieuſes. Je ne ſortois jamais de la maiſon ; on m'apprenoit à travailler moi-même à ma parure ; & ſur-tout on vouloit m'accoutumer à cette obéiſſance ſous laquelle les femmes ſont abattues dans les grands ſerrails d'Orient.

J'étois indigné de me voir traité ainſi. Il n'y a rien que je n'euſſe oſé pour rompre mes chaînes ; mais, me voyant ſans armes, entouré de gens qui avoient toujours les yeux ſur

moi, je ne craignois pas d'entreprendre, mais de manquer mon entreprise. J'espérois que dans la suite je serois moins soigneusement gardé, que je pourrois corrompre quelque esclave, & sortir de ce séjour, ou mourir.

Je l'avouerai même; une espece de curiosité de voir le dénouement de tout ceci sembloit ralentir mes pensées. Dans la honte, la douleur & la confusion, j'étois surpris de n'en avoir pas davantage. Mon ame formoit des projets; ils finissoient tous par un certain trouble; un charme secret, une force inconnue me retenoient dans ce palais.

La feinte princesse étoit toujours voilée, & je n'entendois jamais sa voix. Elle passoit presque toute la journée à me regarder par une ja-

lousie pratiquée à ma chambre. Quelquefois elle me faisoit venir à son appartement. Là, ses filles chantoient les airs les plus tendres : il me sembloit que tout exprimoit son amour. Je n'étois jamais assez près d'elle ; elle n'étoit occupée que de moi ; il y avoit toujours quelque chose à raccommoder à ma parure : elle défaisoit mes cheveux pour les arranger encore ; elle n'étoit jamais contente de ce qu'elle avoit fait.

Un jour on vint me dire qu'elle me permettoit de venir la voir. Je la trouvai sur un sopha de pourpre : ses voiles la couvroient encore ; sa tête étoit mollement penchée, & elle sembloit être dans une douce langueur. J'approchai, & une de ses femmes me parla ainsi : L'Amour vous favorise ; c'est lui qui sous ce

déguiſement vous a fait venir ici. La princeſſe vous aime. Tous les cœurs lui ſeroient ſoumis, & elle ne veut que le vôtre.

Comment, dis-je en ſoupirant, pourrois-je donner un cœur qui n'eſt pas à moi? Ma chere Ardaſire en eſt la maîtreſſe; elle le ſera toujours.

Je ne vis point qu'Ardaſire marquât d'émotion à ces paroles; mais elle m'a dit depuis qu'elle n'a jamais ſenti une ſi grande joie.

Téméraire, me dit cette femme, la princeſſe doit être offenſée, comme les dieux, lorſqu'on eſt aſſez malheureux pour ne pas les aimer.

Je lui rendrai, répondis-je, toutes ſortes d'hommages; mon reſpect, ma reconnoiſſance ne finiront jamais: mais le deſtin, le cruel deſ-

tin ne me permet point de l'aimer. Grande princeſſe, ajoutai-je en me jettant à ſes genoux, je vous conjure par votre gloire d'oublier un homme qui par un amour éternel pour une autre, ne ſera jamais digne de vous.

J'entendis qu'elle jetta un profond ſoupir : je crus m'appercevoir que ſon viſage étoit couvert de larmes. Je me reprochois mon inſenſibilité ; j'aurois voulu, ce que je ne trouvois pas poſſible, être fidele à mon amour, & ne pas déſeſpérer le ſien.

On me ramena dans mon appartement ; &, quelques jours après, je reçus ce billet, écrit d'une main qui m'étoit inconnue.

« L'amour de la princeſſe eſt vio-
« lent, mais il n'eſt pas tyrannique :
« elle ne ſe plaindra pas même de
« vos refus, ſi vous lui faites voir
« qu'ils

« qu'ils ſont légitimes. Venez donc « lui apprendre les raiſons que vous « avez pour être ſi fidele à cette « Ardaſire.

Je fus reconduit auprès d'elle. Je lui racontai toute l'hiſtoire de ma vie. Lorſque je lui parlois de mon amour, je l'entendois ſoupirer. Elle tenoit ma main dans la ſienne, & dans ces moments touchants elle la ſerroit malgré elle.

Recommencez, me diſoit une de ſes femmes, à cet endroit où vous fûtes ſi déſeſpéré, lorſque le Roi de Médie vous donna ſa fille. Redites-nous les craintes que vous eûtes pour Ardaſire dans votre fuite. Parlez à la princeſſe des plaiſirs que vous goûtiez lorſque vous étiez dans votre ſolitude chez les Margiens.

Je n'avois jamais dit toutes les cir-

constances : je répétois, & elle croyoit apprendre ; je finissois, & elle s'imaginoit que j'allois commencer.

Le lendemain je reçus ce billet.

« Je comprends bien votre amour, « & je n'exige point que vous me le « sacrifiiez. Mais êtes-vous sûr que « cette Ardasire vous aime encore? « Peut-être refusez-vous pour une « ingrate le cœur d'une princesse qui « vous adore.

Je fis cette réponse.

« Ardasire m'aime à un tel point « que je ne saurois demander aux « dieux qu'ils augmentassent son « amour. Hélas ! peut-être qu'elle « m'a trop aimé. Je me souviens « d'une lettre qu'elle m'écrivit quel- « que temps après que je l'eus quit- « tée. Si vous aviez vu les expres-

« ſions terribles & tendres de ſa
« douleur, vous en auriez été tou-
« chée. Je crains que, pendant que
« je ſuis retenu dans ces lieux, le
« déſeſpoir de m'avoir perdu, & ſon
« dégoût pour la vie, ne lui faſſent
« prendre une réſolution qui me
« mettroit au tombeau.

Elle me fit cette réponſe :

« Soyez heureux, Arſace, & don-
« nez tout votre amour à la Beauté
« qui vous aime : pour moi, je ne
« veux que votre amitié.

Le lendemain je fus reconduit dans ſon appartement. Là, je ſentis tout ce qui peut porter à la volupté. On avoit répandu dans la chambre les parfums les plus agréables. Elle étoit ſur un lit qui n'étoit fermé que par des guirlandes de fleurs : elle y paroiſſoit languiſſamment couchée.

Elle me tendit la main, & me fit asseoir auprès d'elle. Tout, jusqu'au voile qui lui couvroit le visage, avoit de la grace. Je voyois la forme de son beau corps. Une simple toile qui se mouvoit sur elle me faisoit tour-à-tour perdre & trouver des beautés ravissantes. Elle remarqua que mes yeux étoient occupés, & quand elle les vit s'enflammer, la toile sembla s'ouvrir d'elle-même. Je vis tous les trésors d'une beauté divine. Dans ce moment elle me serra la main; mes yeux errerent par-tout. Il n'y a, m'écriai-je, que ma chere Ardasire qui soit aussi belle; mais j'atteste les dieux que ma fidélité ..... Elle se jetta à mon cou, & me serra dans ses bras. Tout d'un coup la chambre s'obscurcit, son voile s'ouvrit; elle me donna un baiser. Je fus tout

hors de moi. Une flamme ſubite coula dans mes veines, & échauffa tous mes ſens. L'idée d'Ardaſire s'éloigna de moi. Un reſte de ſouvenir.... mais il ne me paroiſſoit qu'un ſonge.... j'allois.... j'allois la préférer à elle-même. Déja j'avois porté mes mains ſur ſon ſein; elles couroient rapidement par-tout : l'amour ne ſe montroit que par ſa fureur; il ſe précipitoit à la victoire ; un moment de plus, & Ardaſire ne pouvoit pas ſe défendre; lorſque tout-à-coup elle fit un effort, elle fut ſecourue, elle ſe déroba de moi, & je la perdis.

Je retournai dans mon appartement, ſurpris moi-même de mon inconſtance. Le lendemain on entra dans ma chambre, on me rendit les habits de mon ſexe, & le ſoir on me mena chez celle dont l'idée m'en-

chantoit encore. J'approchai d'elle, je me mis à ſes genoux, &, tranſporté d'amour, je parlai de mon bonheur, je me plaignis de mes propres refus, je demandai, je promis, j'exigeai, j'oſai tout dire, je voulus tout voir; j'allois tout entreprendre. Mais je trouvai un changement étrange; elle me parut glacée, & lorſqu'elle m'eut aſſez découragé, qu'elle eut joui de tout mon embarras, elle me parla, & j'entendis ſa voix pour la premiere fois : Ne voulez-vous point voir le viſage de celle que vous aimez? .... Ce ſon de voix me frappa; je reſtai immobile; j'eſpérai que ce feroit Ardaſire, & je le craignis. Découvrez ce bandeau, me dit-elle. Je le fis, & je vis le viſage d'Ardaſire. Je voulus parler, & ma voix s'arrêta.

L'amour, la ſurpriſe, la joie, la honte, toutes les paſſions me ſaiſirent tour-à-tour. Vous êtes Ardaſire, lui dis-je. Oui, perfide, répondit-elle, je le ſuis. Ardaſire, lui dis-je d'une voix entrecoupée, pourquoi vous jouez-vous ainſi d'un malheureux amour? Je voulus l'embraſſer. Seigneur, dit-elle, je ſuis à vous. Hélas! j'avois eſpéré de vous revoir plus fidele. Contentez-vous de commander ici. Puniſſez-moi, ſi vous voulez, de ce que j'ai fait... Arſace, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne le méritez pas.

Ma chere Ardaſire, lui dis-je, pourquoi me déſeſpérez-vous? Auriez-vous voulu que j'euſſe été inſenſible à des charmes que j'ai toujours adorés? Comptez que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même. N'étoit-ce pas vous que j'aimois? Ne

ſont-ce pas ces beautés qui m'ont toujours charmé? Ah! dit-elle, vous auriez aimé une autre que moi. Je n'aurois point, lui dis-je, aimé une autre que vous. Tout ce qui n'auroit point été vous m'auroit déplu. Qu'eût-ce été, lorſque je n'aurois point vu cet adorable viſage, que je n'aurois pas entendu cette voix, que je n'aurois pas trouvé ces yeux? Mais, de grace, ne me déſeſpérez pas; ſongez que, de toutes les infidélités que l'on peut faire, j'ai ſans doute commis la moindre.

Je connus à la langueur de ſes yeux qu'elle n'étoit plus irritée; je le connus à ſa voix mourante. Je la tins dans mes bras. Qu'on eſt heureux quand on tient dans ſes bras ce que l'on aime! Comment exprimer ce bonheur, dont l'excès n'eſt

que pour les vrais amants ? Lorſque l'amour renaît après lui-même, lorſque tout promet, que tout demande, que tout obéit ; lorſqu'on ſent qu'on a tout, & que l'on ſent que l'on n'a pas aſſez ; lorſque l'ame ſemble s'abandonner & ſe porter au-delà de la nature même.

Ardaſire, revenue à elle, me dit : Mon cher Arſace, l'amour que j'ai eu pour vous m'a fait faire des choſes bien extraordinaires. Mais un amour bien violent n'a de regle ni de loi. On ne le connoît gueres, ſi l'on ne met ſes caprices au nombre de ſes plus grands plaiſirs. Au nom des dieux, ne me quitte plus. Que peut-il te manquer ? Tu es heureux ſi tu m'aimes. Tu es sûr que jamais mortel n'a été tant aimé. Dis-moi, promets-moi, jure-moi que tu reſteras ici.

Je lui fis mille ferments; ils ne furent interrompus que par mes embraffements, & elle les crut.

Heureux l'amour lors même qu'il s'appaife, lorfqu'après qu'il a cherché à fe faire fentir, il aime à fe faire connoître, lorfqu'après avoir joui des beautés, il ne fe fent plus touché que par les graces.

Nous vécûmes dans la Sogdiane dans une félicité que je ne faurois vous exprimer. Je n'avois refté que quelques mois dans la Margiane, & ce féjour m'avoit déja guéri de l'ambition. J'avois eu la faveur du Roi; mais je m'apperçus bientôt qu'il ne pouvoit me pardonner mon courage & fa frayeur. Ma préfence le mettoit dans l'embarras; il ne pouvoit donc pas m'aimer. Ses courtifans s'en apperçurent, & dès lors

ils ſe donnerent bien garde de me trop eſtimer ; &, pour que je n'euſſe pas ſauvé l'état du péril, tout le monde convenoit à la cour qu'il n'y avoit pas eu de péril.

Ainſi, également dégoûté de l'eſclavage & des eſclaves, je ne connus plus d'autre paſſion que mon amour pour Ardaſire, & je m'eſtimai cent fois plus heureux de reſter dans la ſeule dépendance que j'aimois, que de rentrer dans une autre que je ne pouvois que haïr.

Il nous parut que le génie nous avoit ſuivis. Nous nous trouvâmes dans la même abondance, & nous vîmes toujours de nouveaux prodiges.

Un pêcheur vint nous vendre un poiſſon : on m'apporta une bague fort riche qu'on avoit trouvée dans ſon goſier.

Un jour, manquant d'argent, j'envoyai vendre quelques pierreries à la ville prochaine : on m'en apporta le prix, & quelques jours après, je vis sur ma table les pierreries.

Grands dieux ! dis-je en moi-même, il m'est donc impossible de m'appauvrir.

Nous voulûmes tenter le génie, & nous lui demandâmes une somme immense. Il nous fit bien voir que nos vœux étoient indiscrets. Nous trouvâmes quelques jours après sur la table la plus petite somme que nous eussions encore reçue. Nous ne pûmes, en la voyant, nous empêcher de rire. Le génie nous joue, dit Ardasire. Ah! m'écriai-je, les dieux sont de bons dispensateurs : la médiocrité qu'ils nous accordent

vaut bien mieux que les tréſors qu'ils nous refuſent.

Nous n'avions aucune des paſſions triſtes. L'aveugle ambition, la ſoif d'acquérir, l'envie de dominer, ſembloient s'éloigner de nous, & être les paſſions d'un autre univers. Ces ſortes de biens ne ſont faits que pour entrer dans le vuide des ames que la nature n'a point remplies. Ils n'ont été imaginés que par ceux qui ſe ſont trouvés incapables de bien ſentir les autres.

Je vous ai déja dit que nous étions adorés de cette petite nation qui formoit notre maiſon. Nous nous aimions Ardaſire & moi ; & ſans doute que l'effet naturel de l'amour eſt de rendre heureux ceux qui s'aiment. Mais cette bienveillance générale que nous trouvons dans tous

ceux qui ſont autour de nous, peut rendre plus heureux que l'amour même. Il eſt impoſſible que ceux qui ont le cœur bien fait ne ſe plaiſent au milieu de cette bienveillance générale. Etrange effet de la nature! L'homme n'eſt jamais ſi peu à lui, que lorſqu'il paroît l'être davantage. Le cœur n'eſt jamais le cœur, que quand il ſe donne, parceque ſes jouiſſances ſont hors de lui.

C'eſt ce qui fait que ces idées de grandeur, qui retirent toujours le cœur vers lui-même, trompent ceux qui en ſont enivrés; c'eſt ce qui fait qu'ils s'étonnent de n'être point heureux au milieu de ce qu'ils croient être le bonheur; que, ne le trouvant point dans la grandeur, ils cherchent plus de grandeur encore. S'ils n'y peuvent atteindre, ils ſe croient

plus malheureux; s'ils y atteignent, ils ne trouvent pas encore le bonheur.

C'eſt l'orgueil, qui, à force de nous poſſéder, nous empêche de nous poſſéder, & qui, nous concentrant dans nous-mêmes, y porte toujours la triſteſſe. Cette triſteſſe vient de la ſolitude du cœur, qui ſe ſent toujours fait pour jouir, & qui ne jouit pas, qui ſe ſent toujours fait pour les autres, & qui ne les trouve pas.

Ainſi nous aurions goûté des plaiſirs que donne la nature toutes les fois qu'on ne la fuit pas. Nous aurions paſſé notre vie dans la joie, l'innocence & la paix. Nous aurions compté nos années par le renouvellement des fleurs & des fruits; nous aurions perdu nos années dans la rapidité d'une vie heureuſe. J'aurois

vu tous les jours Ardaſire, & je lui auroiſ dit que je l'aimois. La même terre auroit repris ſon ame & la mienne. Mais tout-à-coup mon bonheur s'évanouit, & j'éprouvai le revers du monde le plus affreux.

Le prince du pays étoit un tyran capable de tous les crimes; mais rien ne le rendoit ſi odieux que les outrages continuels qu'il faiſoit à un ſexe ſur lequel il n'eſt pas ſeulement permis de lever les yeux. Il apprit, par une eſclave ſortie du ſerrail d'Ardaſire, qu'elle étoit la plus belle perſonne de l'Orient. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à me l'enlever. Une nuit une groſſe troupe de gens armés entoura ma maiſon, & le matin je reçus un ordre du tyran de lui envoyer Ardaſire. Je vis l'impoſſibilité de la faire ſauver. Ma pre-

miere idée fut de lui aller donner la mort dans le ſommeil où elle étoit enſevelie. Je pris mon épée, je courus, j'entrai dans ſa chambre, j'ouvris les rideaux; je reculai d'horreur, & tous mes ſens ſe glacerent; une nouvelle rage me ſaiſit. Je voulus aller me jetter au milieu de ces Satellites, & immoler tout ce qui ſe préſentoit à moi. Mon eſprit s'ouvrit pour un deſſein plus ſuivi, & je me calmai. Je réſolus de prendre les habits que j'avois eus il y avoit quelques mois, de monter, ſous le nom d'Ardaſire, dans la litiere que le tyran lui avoit deſtinée, de me faire mener à lui. Outre que je ne voyois point d'autre reſſource, je ſentois en moi-même du plaiſir à faire une action de courage ſous les mêmes habits avec leſquels l'aveugle amour

avoit auparavant avili mon ſexe.

J'exécutai tout de ſang froid. J'ordonnai que l'on cachât à Ardaſire le péril que je courois, & que, ſitôt que je ſerois parti, on la fit ſauver dans un autre pays. Je pris avec moi un eſclave dont je connoiſſois le courage, & je me livrai aux femmes & aux eunuques que le tyran avoit envoyés. Je ne reſtai pas deux jours en chemin, &, quand j'arrivai, la nuit étoit déja avancée. Le tyran donnoit un feſtin à ſes femmes & à ſes courtiſans, dans une ſalle de ſes jardins. Il étoit dans cette gaieté ſtupide que donne la débauche, lorſqu'elle a été portée à l'excès. Il ordonna que l'on me fit venir. J'entrai dans la ſalle du feſtin : il me fit mettre auprès de lui, & je ſus cacher ma fureur & le déſordre de mon

ame. J'étois comme incertain dans mes souhaits. Je voulois attirer les regards du tyran, &, quand il les tournoit vers moi, je sentois redoubler ma rage. Parcequ'il me croit Ardasire, disois-je en moi-même, il ose m'aimer. Il me sembloit que je voyois multiplier ses outrages, & qu'il avoit trouvé mille manieres d'offenser mon amour. Cependant j'étois prêt à jouir de la plus affreuse vengeance. Il s'enflammoit, & je le voyois insensiblement approcher de son malheur. Il sortit de la salle du festin, & me mena dans un appartement plus reculé de ses jardins, suivi d'un seul eunuque & de mon esclave. Déja sa fureur brutale alloit l'éclaircir sur mon sexe. Ce fer, m'écriai-je, t'apprendra mieux que je suis un homme. Meurs, & qu'on

dise aux enfers que l'époux d'Ardasire a puni tes crimes. Il tomba à mes pieds, & dans ce moment la porte de l'appartement s'ouvrit ; car sitôt que mon esclave avoit entendu ma voix, il avoit tué l'eunuque qui la gardoit, & s'en étoit saisi. Nous fuîmes ; nous errions dans les jardins ; nous rencontrâmes un homme ; je le saisis : je te plongerai, lui dis-je, ce poignard dans le sein, si tu ne me fais sortir d'ici. C'étoit un jardinier, qui, tout tremblant de peur, me mena à une porte qu'il ouvrit ; je la lui fis refermer, & lui ordonnai de me suivre.

Je jettai mes habits, & pris un manteau d'esclave. Nous errâmes dans les bois, &, par un bonheur inespéré, lorsque nous étions accablés de lassitude, nous trouvâmes

un marchand qui faiſoit paître ſes chameaux ; nous l'obligeâmes de nous mener hors de ce funeſte pays.

A meſure que j'évitois tant de dangers, mon cœur devenoit moins tranquille. Il falloit revoir Ardaſire, & tout me faiſoit craindre pour elle. Ses femmes & ſes eunuques lui avoient caché l'horreur de notre ſituation; mais, ne me voyant plus auprès d'elle, elle me croyoit coupable; elle s'imaginoit que j'avois manqué à tant de ſerments que je lui avois faits. Elle ne pouvoit concevoir cette barbarie de l'avoir fait enlever ſans lui rien dire. L'amour voit tout ce qu'il craint. La vie lui devint inſupportable; elle prit du poiſon; il ne fit pas ſon effet violemment. J'arrivai, & je la trouvai mourante. Ardaſire, lui dis-je, je vous perds,

vous mourez! cruelle Ardaſire! hélas! qu'avois-je fait? . . . . Elle verſa quelques larmes. Arſace, me dit-elle, il n'y a qu'un moment que la mort me ſembloit délicieuſe; elle me paroît terrible depuis que je vous vois. Je ſens que je voudrois revivre pour vous, & que mon ame me quitte malgré elle. Conſervez mon ſouvenir; &, ſi j'apprends qu'il vous eſt cher, comptez que je ne ſerai point tourmentée chez les ombres. J'ai du moins cette conſolation, mon cher Arſace, de mourir dans vos bras.

Elle expira. Il me ſeroit impoſſible de dire comment je n'expirai pas auſſi. On m'arracha d'Ardaſire, & je crus qu'on me ſéparoit de moi-même. Je fixai mes yeux ſur elle, & je reſtai immobile; j'étois devenu

ſtupide. On m'ôta ce terrible ſpectacle, & je ſentis mon ame reprendre toute ſa ſenſibilité. On m'entraîna : je tournois les yeux vers ce fatal objet de ma douleur; j'aurois donné mille vies pour le voir encore un moment. J'entrai en fureur, je pris mon épée; j'allois me percer le ſein ; on m'arrêta. Je ſortis de ce palais funeſte , je n'y rentrai plus. Mon eſprit s'aliéna; je courois dans les bois; je rempliſſois l'air de mes cris. Quand je devenois plus tranquille, toutes les forces de mon ame la fixoient à ma douleur. Il me ſembla qu'il ne me reſtoit plus rien dans le monde que ma triſteſſe & le nom d'Ardaſire. Ce nom, je le prononçois d'une voix terrible, & je rentrois dans le ſilence. Je réſolus de m'ôter la vie, & tout-à-coup

j'entrai en fureur. Tu veux mourir, me dis-je à moi-même, & Ardaſire n'eſt pas vengée. Tu veux mourir, & le fils du tyran eſt en Hircanie, qui ſe baigne dans les délices. Il vit, & tu veux mourir.

Je me ſuis mis en chemin pour l'aller chercher. J'ai appris qu'il vous avoit déclaré la guerre ; j'ai volé à vous. Je ſuis arrivé trois jours avant la bataille, & j'ai fait l'action que vous connoiſſez. J'aurois percé le fils du tyran ; j'ai mieux aimé le faire priſonnier. Je veux qu'il traîne dans la honte & dans les fers une vie auſſi malheureuſe que la mienne. J'eſpere que quelque jour il apprendra que j'aurai fait mourir le dernier des ſiens. J'avoue pourtant que, depuis que je ſuis vengé, je ne me trouve pas plus heureux, & je ſens bien

que l'eſpoir de la vengeance flatte plus que la vengeance même. Ma rage que j'ai ſatisfaite, l'action que vous avez vue, les acclamations du peuple, ſeigneur, votre amitié même, ne me rendent point ce que j'ai perdu.

La ſurpriſe d'Aſpar avoit commencé preſque avec le récit qu'il avoit entendu. Sitôt qu'il avoit oui le nom d'Arſace, il avoit reconnu le mari de la Reine. Des raiſons d'état l'avoient obligé d'envoyer chez les Medes Iſménie, la plus jeune des filles du dernier Roi, & il l'y avoit fait élever en ſecret ſous le nom d'Ardaſire. Il l'avoit mariée à Arſace; il avoit toujours eu des gens affidés dans le ſerrail d'Arſace; il étoit le génie qui par ces mêmes gens avoit répandu tant de richeſſes

dans la maiſon d'Arſace, & qui par des voies très simples avoit fait imaginer tant de prodiges.

Il avoit eu de très grandes raiſons pour cacher à Arſace la naiſſance d'Ardaſire. Arſace, qui avoit beaucoup de courage, auroit pu faire valoir les droits de ſa femme ſur la Bactriane, & la troubler.

Mais ces raiſons ne ſubſiſtoient plus, &, quand il entendit le récit d'Arſace, il eut mille fois envie de l'interrompre; mais il crut qu'il n'étoit pas encore temps de lui apprendre ſon ſort. Un miniſtre accoutumé à arrêter ſes mouvements, revenoit toujours à la prudence; il penſoit à préparer un grand événement, & non pas à le hâter.

Deux jours après le bruit ſe répandit que l'eunuque avoit mis ſur

le trône une fausse Isménie. On passa des murmures à la sédition. Le peuple furieux entoura le palais; il demanda à haute voix la tête d'Aspar. L'eunuque fit ouvrir une des portes, &, monté sur un éléphant, il s'avança dans la foule. Bactriens, dit-il, écoutez-moi. Et comme on murmuroit encore : Ecoutez-moi, vous dis-je. Si vous pouvez me faire mourir à présent, vous pourrez dans un moment me faire mourir tout de même. Voici un papier écrit & scellé de la main du feu Roi : prosternez-vous, adorez-le; je vais le lire.

Il le lut :

« Le ciel m'a donné deux filles
« qui se ressemblent au point que
« tous les yeux peuvent s'y tromper.
« Je crains que cela ne donne oc-

« casion à de plus grands troubles
« & à des guerres plus funestes.
« Vous donc, Aspar, lumiere de
« l'empire, prenez la plus jeune des
« deux; envoyez-la secrètement
« dans la Médie, & faites-en pren-
« dre soin. Qu'elle y reste sous un
« nom supposé, tandis que le bien
« de l'Etat le demandera.

Il porta cet écrit au-dessus de sa tête, & il s'inclina; puis reprenant la parole:

« Isménie est morte; n'en doutez
« pas; mais sa sœur la jeune Ismé-
« nie est sur le trône. Voudriez-vous
« vous plaindre de ce que, voyant
« la mort de la Reine approcher,
« j'ai fait venir sa sœur du fond de
« l'Asie? Me reprocheriez-vous
« d'avoir été assez heureux pour
« vous la rendre & la placer sur un

« trône qui, depuis la mort de la
« Reine ſa ſœur, lui appartient. Si
« j'ai tû la mort de la Reine, l'état
« des affaires ne l'a-t-il pas demandé?
« me blâmez-vous d'avoir fait une
« action de fidélité avec prudence?
« Poſez donc les armes. Juſqu'ici
« vous n'êtes point coupables; dès
« ce moment vous le ſeriez.

Aſpar expliqua enſuite comment il avoit confié la jeune Iſménie à deux vieux eunuques; comment on l'avoit tranſportée en Médie ſous un nom ſuppoſé; comment il l'avoit mariée à un grand ſeigneur du pays; comment il l'avoit fait ſuivre dans tous les lieux où la fortune l'avoit conduite; comment la maladie de la Reine l'avoit déterminé à la faire enlever pour être gardée en ſecret dans le ſerrail; comment, après

la mort de la Reine, il l'avoit placée ſur le trône.

Comme les flots de la mer agitée s'appaiſent par les zéphyrs, le peuple ſe calma par les paroles d'Aſpar. On n'entendit plus que des acclamations de joie; tous les temples retentirent du nom de la jeune Iſménie.

Aſpar inſpira à Iſménie de voir l'étranger qui avoit rendu un ſi grand ſervice à la Bactriane; il lui inſpira de lui donner une audience éclatante. Il fut réſolu que les grands & les peuples ſeroient aſſemblés; que là il ſeroit déclaré général des armées de l'état, & que la Reine lui ceindroit l'épée. Les principaux de la nation étoient rangés autour d'une grande ſalle, & une foule de peuple en occupoit le milieu & l'en-

trée. La Reine étoit ſur ſon trône, vêtue d'un habit ſuperbe. Elle avoit la tête couverte de pierreries ; elle avoit, ſelon l'uſage de ces ſolemnités, levé ſon voile, & l'on voyoit le viſage de la beauté même. Arſace parut, & le peuple commença ſes acclamations. Arſace, les yeux baiſſés par reſpect, reſta un moment dans le ſilence, & adreſſant la parole à la Reine:

Madame, lui dit-il d'une voix baſſe & entrecoupée, ſi quelque choſe pouvoit rendre à mon ame quelque tranquillité, & me conſoler de mes malheurs....

La Reine ne le laiſſa pas achever; elle crut d'abord reconnoître le viſage, elle reconnut encore la voix d'Arſace. Toute hors d'elle-même, & ne ſe connoiſſant plus, elle ſe

précipita de ſon trône, & ſe jetta aux genoux d'Arſace.

Mes malheurs ont été plus grands que les tiens, dit-elle, mon cher Arſace. Hélas! je croyois ne te revoir jamais depuis le fatal moment qui nous a ſéparés. Mes douleurs ont été mortelles.

Et, comme ſi elle avoit paſſé tout-à-coup d'une maniere d'aimer à une autre maniere d'aimer, ou qu'elle ſe trouvât incertaine ſur l'impétuoſité de l'action qu'elle venoit de faire, elle ſe releva tout-à-coup, & une rougeur modeſte parut ſur ſon viſage.

Bactriens, dit-elle, c'eſt aux genoux de mon époux que vous m'avez vue. C'eſt ma félicité d'avoir pu faire paroître devant vous mon amour. J'ai deſcendu de mon trône,

parceque je n'y étois pas avec lui, & j'atteſte les dieux que je n'y remonterai pas ſans lui. Je goûte ce plaiſir que la plus belle action de mon regne, c'eſt par lui qu'elle a été faite, & que c'eſt pour moi qu'il l'a faite. Grands, peuples, & citoyens, croyez-vous que celui qui regne ſur moi ſoit digne de régner ſur vous? Approuvez-vous mon choix? Eliſez-vous Arſace? dites-le moi, parlez.

A peine les dernieres paroles de la Reine furent-elles entendues, tout le palais retentit des acclamations; on n'entendit plus que le nom d'Arſace & celui d'Iſménie.

Pendant tout ce temps, Arſace étoit comme ſtupide. Il voulut parler, ſa voix s'arrêta; il voulut ſe mouvoir, & il reſta ſans action. Il ne voyoit pas la Reine; il ne voyoit

pas le peuple; à peine entendoit-il les acclamations: la joie le troubloit tellement, que ſon ame ne put ſentir toute ſa félicité.

Mais, quand Aſpar eut fait retirer le peuple, Arſace pencha la tête ſur la main de la Reine.

Ardaſire, vous vivez; vous vivez, ma chere Ardaſire. Je mourois tous les jours de douleur. Comment les dieux vous ont-ils rendue à la vie?

Elle ſe hâta de lui raconter comment une de ſes femmes avoit ſubſtitué au poiſon une liqueur enivrante. Elle avoit été trois jours ſans mouvement; on l'avoit rendue à la vie: ſa premiere parole avoit été le nom d'Arſace; ſes yeux ne s'étoient ouverts que pour le voir; elle l'avoit fait chercher; elle l'avoit cherché elle-même. Aſpar l'avoit fait enle-

ver, &, après la mort de sa sœur, il l'avoit placée sur le trône.

Aspar avoit rendu éclatante l'entrevue d'Arsace & d'Isménie. Il se ressouvenoit de la derniere sédition. Il croyoit qu'après avoir pris sur lui de mettre Isménie sur le trône, il n'étoit pas à propos qu'il parût encore avoir contribué à y placer Arsace. Il avoit pour maxime de ne faire jamais lui-même ce que les autres pouvoient faire, & d'aimer le bien, de quelque main qu'il pût venir. D'ailleurs, connoissant la beauté du caractere d'Arsace & d'Isménie, il desiroit de les faire paroître dans leur jour. Il vouloit leur concilier ce respect que s'attirent toujours les grandes ames dans toutes les occasions où elles peuvent se montrer. Il cherchoit à leur atti-

rer cet amour que l'on porte à ceux qui ont éprouvé de grands malheurs. Il vouloit faire naître cette admiration que l'on a pour tous ceux qui ſont capables de ſentir de belles paſſions. Enfin il croyoit que rien n'étoit plus propre à faire perdre à Arſace le titre d'étranger, & à lui faire trouver celui de Bactrien dans tous les cœurs des peuples de la Bactriane.

Arſace jouiſſoit d'un bonheur qui lui paroiſſoit inconcevable. Ardaſire, qu'il croyoit morte, lui étoit rendue; Ardaſire étoit Iſménie ; Ardaſire étoit Reine de Bactriane; Ardaſire l'en avoit fait Roi. Il paſſoit du ſentiment de ſa grandeur au ſentiment de ſon amour. Il aimoit ce diadême qui, bien loin d'être un ſigne d'indépendance, l'avertiſſoit ſans ceſſe

qu'il étoit à elle; il aimoit ce trône, parcequ'il voyoit la main qui l'y avoit fait monter.

Iſménie goûtoit pour la premiere fois le plaiſir de voir qu'elle étoit une grande Reine. Avant l'arrivée d'Arſace, elle avoit une grande fortune; mais il lui manquoit un cœur capable de la ſentir : au milieu de ſa cour, elle ſe trouvoit ſeule; dix millions d'hommes étoient à ſes pieds, & elle ſe croyoit abandonnée.

Arſace fit d'abord venir le Prince d'Hircanie.

Vous avez, lui dit-il, paru devant moi, & les fers ont tombé de vos mains : il ne faut point qu'il y ait d'infortuné dans l'empire du plus heureux des mortels.

Quoique je vous aie vaincu, je

ne crois pas que vous m'ayez cédé en courage : je vous prie de consentir que vous me cédiez en générosité.

Le caractere de la Reine étoit la douceur, & sa fierté naturelle disparoissoit toujours toutes les fois qu'elle devoit disparoître.

Pardonnez-moi, dit-elle au prince d'Hircanie, si je n'ai pas répondu à des feux qui n'étoient pas légitimes. L'épouse d'Arsace ne pouvoit pas être la vôtre : vous ne devez vous plaindre que du destin.

Si l'Hircanie & la Bactriane ne forment pas un même empire, ce sont des états faits pour être alliés. Isménie peut promettre de l'amitié, si elle n'a pas pu promettre de l'amour.

Je suis, répondit le prince, acca-

blé de tant de malheurs & comblé de tant de bienfaits, que je ne ſais ſi je ſuis un exemple de la bonne ou de la mauvaiſe fortune.

J'ai pris les armes contre vous, pour me venger d'un mépris que vous n'aviez pas. Ni vous ni moi ne méritions que le ciel favorisât mes projets. Je vais retourner dans l'Hircanie, & j'y oublierois bientôt mes malheurs, ſi je ne comptois parmi mes malheurs celui de vous avoir vue, & celui de ne plus vous voir.

Votre beauté ſera chantée dans tout l'Orient; elle rendra le ſiecle où vous vivez plus célebre que tous les autres; &, dans les races futures, les noms d'Arſace & d'Iſménie ſeront les titres les plus flatteurs pour les belles & les amants.

Un événement imprévu demanda

la préſence d'Arſace dans une province du royaume : il quitta Iſménie. Quels tendres adieux ! quelles douces larmes ! C'étoit moins un sujet de s'affliger, qu'une occaſion de s'attendrir. La peine de ſe quitter ſe joignit à l'idée de la douceur de ſe revoir.

Pendant l'abſence du Roi, tout fut par ſes ſoins diſpoſé de maniere que le temps, le lieu, les perſonnes, chaque événement offroit à Iſménie des marques de ſon ſouvenir. Il étoit éloigné, & ſes actions diſoient qu'il étoit auprès d'elle ; tout étoit d'intelligence pour lui rappeller Arſace : elle ne trouvoit point Arſace ; mais elle trouvoit ſon amant.

Arſace écrivoit continuellement à Iſménie : elle liſoit :

« J'ai vu les ſuperbes villes qui

« conduiſent à vos frontieres ; j'ai « vu des peuples innombrables tom- « ber à mes genoux. Tout me diſoit « que je régnois dans la Bactriane : « je ne voyois point celle qui m'en « avoit fait Roi, & je ne l'étois plus.

Il lui diſoit :

« Si le ciel vouloit m'accorder le « breuvage d'immortalité tant cher- « ché dans l'Orient, vous boiriez « dans la même coupe, ou je n'en « approcherois pas mes levres ; vous « feriez immortelle avec moi, ou « je mourrois avec vous.

Il lui mandoit :

« J'ai donné votre nom à la ville « que j'ai fait bâtir ; il me ſemble « qu'elle ſera habitée par nos ſujets « les plus heureux.

Dans une autre lettre, après ce que l'amour pouvoit dire de plus

tendre ſur les charmes de ſa perſonne, il ajoutoit :

« Je vous dis ces choſes ſans même « chercher à vous plaire : je voudrois « calmer mes ennuis ; je ſens que « mon ame s'appaiſe en vous par« lant de vous.

Enfin elle reçut cette lettre :

« Je comptois les jours ; je ne « compte plus que les moments, « & ces moments ſont plus longs « que les jours. Belle Reine, mon « cœur eſt moins tranquille à meſure « que j'approche de vous. »

Après le retour d'Arſace, il lui vint des ambaſſades de toutes parts ; il y en eut qui parurent ſingulieres. Arſace étoit ſur un trône qu'on avoit élevé dans la cour du palais. L'ambaſſadeur des Parthes entra d'abord ; il étoit monté ſur un ſuperbe cour-

ſier ; il ne deſcendit point à terre, & il parla ainſi :

« Un tigre d'Hircanie déſoloit la « contrée ; un éléphant l'étouffa ſous « ſes pieds. Un jeune tigre reſtoit, « & il étoit déja auſſi cruel que ſon « pere ; l'éléphant en délivra encore « le pays. Tous les animaux qui « craignoient les bêtes féroces ve- « noient paître autour de lui. Il ſe « plaiſoit à voir qu'il étoit leur aſyle, « & il diſoit en lui-même : On dit « que le tigre eſt le roi des animaux ; « il n'en eſt que le tyran, & j'en « ſuis le roi.

L'ambaſſadeur des Perſes parla ainſi :

« Au commencement du monde « la lune fut mariée avec le ſoleil. « Tous les aſtres du firmament vou- « loient l'épouſer. Elle leur dit :

« regardez le ſoleil, & regardez-
« vous; vous n'avez pas tous en-
« ſemble autant de lumiere que
« lui.

L'ambaſſadeur d'Egypte vint enſuite, & dit:

« Lorſqu'Iſis épouſa le grand
« Oſiris, ce mariage fut la cauſe de
« la proſpérité de l'Egypte, & le
« type de ſa fécondité. Telle ſera la
« Bactriane; elle deviendra heu-
« reuſe par le mariage de ſes dieux.

Arſace faiſoit mettre ſur les murailles de tous ſes palais ſon nom avec celui d'Iſménie. On voyoit leurs chiffres par-tout entrelacés. Il étoit défendu de peindre Arſace qu'avec Iſménie.

Toutes les actions qui demandoient quelque ſévérité, il vouloit paroître les faire ſeul; il voulut que

les graces fussent faites sous son nom & celui d'Isménie.

Je vous aime, lui disoit-il, à cause de votre beauté divine & de vos graces toujours nouvelles. Je vous aime encore, parceque, quand j'ai fait quelque action digne d'un grand Roi, il me semble que je vous plais davantage.

Vous avez voulu que je fusse votre Roi, quand je ne pensois qu'au bonheur d'être votre époux; & ces plaisirs dont je m'enivrois avec vous, vous m'avez appris à les fuir lorsqu'il s'agissoit de ma gloire.

Vous avez accoutumé mon ame à la clémence, & lorsque vous avez demandé des choses qu'il n'étoit pas permis d'accorder, vous m'avez toujours fait respecter ce cœur qui les avoit demandées.

Les femmes de votre palais ne ſont point entrées dans les intrigues de la cour ; elles ont cherché la modeſtie & l'oubli de tout ce qu'elles ne doivent point aimer.

Je crois que le ciel a voulu faire de moi un grand prince, puiſqu'il m'a fait trouver, dans les écueils ordinaires des Rois, des ſecours pour devenir vertueux.

Jamais les Bactriens ne virent des temps ſi heureux. Arſace & Iſménie diſoient qu'ils régnoient ſur le meilleur peuple de l'univers ; les Bactriens diſoient qu'ils vivoient ſous les meilleurs de tous les princes.

Il diſoit qu'étant né ſujet, il avoit ſouhaité mille fois de vivre ſous un bon prince, & que ſes ſujets faiſoient ſans doute les mêmes vœux que lui.

Il ajoutoit qu'ayant le cœur d'Ifménie, il devoit lui offrir tous les cœurs de l'univers ; il ne pouvoit lui apporter un trône, mais des vertus capables de le remplir.

Il croyoit que fon amour devoit paffer à la poftérité, & qu'il n'y pafferoit jamais mieux qu'avec fa gloire. Il vouloit qu'on écrivît ces paroles fur fon tombeau : *Ifménie a eu pour époux un Roi chéri des mortels.*

Il difoit qu'il aimoit Afpar fon premier Miniftre, parcequ'il parloit toujours des fujets, plus rarement du Roi, & jamais de lui-même.

Il a, difoit-il, trois grandes chofes, l'efprit jufte, le cœur fenfible, & l'ame fincere.

Arface parloit fouvent de l'innocence de fon adminiftration. Il difoit

qu'il conſervoit ſes mains pures, parceque le premier crime qu'il commettroit décideroit de toute ſa vie, & que là commenceroit la chaîne d'une infinité d'autres.

Je punirois, diſoit-il, un homme ſur des ſoupçons. Je croirois en reſter là; non. De nouveaux ſoupçons me viendroient en foule contre les parents & les amis de celui que j'aurois fait mourir. Voilà le germe d'un ſecond crime. Ces actions violentes me feroient penſer que je ſerois haï de mes ſujets : je commencerois à les craindre. Ce ſeroit le ſujet de nouvelles exécutions, qui deviendroient elles-mêmes le ſujet de nouvelles frayeurs.

Que ſi ma vie étoit une fois marquée de ces ſortes de taches, le déſeſpoir d'acquérir une bonne ré-

putation

putation viendroit me ſaiſir ; &, voyant que je n'effacerois jamais le paſſé, j'abandonnerois l'avenir.

Arſace aimoit ſi fort à conſerver les loix & les anciennes coutumes des Bactriens, qu'il trembloit toujours au mot de la réformation des abus, parcequ'il avoit ſouvent remarqué que chacun appelloit loi ce qui étoit conforme à ſes vues, & appelloit abus tout ce qui choquoit ſes intérêts.

Que, de corrections en corrections d'abus, au lieu de rectifier les choſes, on parvenoit à les anéantir.

Il étoit perſuadé que le bien ne devoit couler dans un état que par le canal des loix ; que le moyen de faire un bien permanent, c'étoit en faiſant le bien de les ſuivre ; que le moyen de faire un mal permanent,

c'étoit en faiſant le mal de les choquer.

Que les devoirs des princes ne conſiſtoient pas moins dans la défenſe des loix contre les paſſions des autres que contre leurs propres paſſions.

Que le deſir général de rendre les hommes heureux étoit naturel aux princes; mais que ce deſir n'aboutiſſoit à rien s'ils ne ſe procuroient continuellement des connoiſſances particulieres pour y parvenir.

Que, par un grand bonheur, le grand art de régner demandoit plus de ſens que de génie, plus de deſirs d'acquérir des lumieres, que de grandes lumieres, plutôt des connoiſſances pratiques que des connoiſſances abſtraites, plutôt un certain diſcernement pour connoître

les hommes que la capacité de les former.

Quon apprenoit à connoître les hommes en ſe communiquant à eux, comme on apprend toute autre choſe. Qu'il eſt très incommode pour les défauts & pour les vices de ſe cacher toujours. Que la plupart des hommes ont une enveloppe; mais qu'elle tient & ſerre ſi peu, qu'il eſt très difficile que quelque côté ne vienne à ſe découvrir.

Arſace ne parloit jamais des affaires qu'il pouvoit avoir avec les étrangers; mais il aimoit à s'entretenir de celles de l'intérieur de ſon royaume, parceque c'étoit le ſeul moyen de le bien connoître; & là deſſus il diſoit qu'un bon prince devoit être ſecret; mais qu'il pouvoit quelquefois l'être trop.

Il disoit qu'il sentoit en lui-même qu'il étoit un bon Roi; qu'il étoit doux, affable, humain; qu'il aimoit la gloire, qu'il aimoit ses sujets; que cependant, si, avec ces belles qualités, il ne s'étoit gravé dans l'esprit les grands principes de gouvernement, il seroit arrivé la chose du monde la plus triste, que ses sujets auroient eu un bon Roi, & qu'ils auroient peu joui de ce bonheur, & que ce beau présent de la Providence auroit été en quelque sorte inutile pour eux.

Celui qui croit trouver le bonheur sur le trône, se trompe, disoit Arsace: on n'y a que le bonheur qu'on y a porté, & souvent même on y risque ce bonheur que l'on a porté. Si donc les dieux, ajoutoit-il, n'ont pas fait le commandement pour le

bonheur de ceux qui commandent, il faut qu'ils l'aient fait pour le bonheur de ceux qui obéissent.

Arsace savoit donner parcequ'il savoit refuser.

Souvent, disoit-il, quatre villages ne suffisent pas pour faire un don à un grand seigneur prêt à devenir misérable, ou à un misérable prêt à devenir grand seigneur. Je puis bien enrichir la pauvreté d'état ; mais il m'est impossible d'enrichir la pauvreté de luxe.

Arsace étoit plus curieux d'entrer dans les chaumieres que dans les palais de ses grands.

C'est là que je trouve mes vrais conseillers. Là je me ressouviens de ce que mon palais me fait oublier. Ils me disent leurs besoins. Ce sont les petits malheurs de chacun qui

composent le malheur général. Je m'instruis de tous ces malheurs, qui tous ensemble pourroient former le mien.

C'est dans ces chaumieres que je vois ces objets tristes qui font toujours les délices de ceux qui peuvent les faire changer, & qui me font connoître que je puis devenir un plus grand prince que je ne suis. J'y vois la joie succéder aux larmes; au lieu que dans mon palais je ne puis gueres voir que les larmes succéder à la joie.

On lui dit un jour que, dans quelques réjouissances publiques, des farceurs avoient chanté ses louanges.

Savez-vous bien, dit-il, pourquoi je permets à ces gens-là de me louer? C'est afin de me faire mépri-

ſer la flatterie, & de la rendre vile à tous les gens de bien. J'ai un ſi grand pouvoir, qu'il ſera toujours naturel de chercher à me plaire. J'eſpere bien que les dieux ne permettront point que la flatterie me plaiſe jamais. Pour vous, mes amis, dites-moi la vérité; c'eſt la ſeule choſe du monde que je deſire, parceque c'eſt la ſeule choſe du monde qui puiſſe me manquer.

Ce qui avoit troublé la fin du regne d'Artamene, c'eſt que dans ſa jeuneſſe il avoit conquis quelques petits peuples voiſins, ſitués entre la Médie & la Bactriane. Ils étoient ſes alliés; il voulut les avoir pour ſujets; il les eut pour ennemis; &, comme ils habitoient les montagnes, ils ne furent jamais bien aſſujettis; au contraire, les Medes ſe ſervoient d'eux

pour troubler le royaume : de ſorte que le conquérant avoit beaucoup affoibli le monarque, & que, lorſque Arſace monta ſur le trône, ces peuples étoient encore peu affectionnés. Bientôt les Medes les firent révolter. Arſace vola, & les ſoumit. Il fit aſſembler la nation, & parla ainſi :

« Je ſais que vous ſouffrez im-
« patiemment la domination des
« Bactriens : je n'en ſuis point ſur-
« pris. Vous aimez vos anciens rois
« qui vous ont comblés de bien-
« faits. C'eſt à moi à faire enſorte,
« par ma modération & par ma juſ-
« tice, que vous me regardiez
« comme le vrai ſucceſſeur de ceux
« que vous avez tant aimés.

Il fit venir les deux chefs les plus dangereux de la révolte, & dit au peuple :

« Je les fais mener devant vous « pour que vous les jugiez vous- « mêmes. »

Chacun en les condamnant chercha à se justifier.

« Connoissez, leur dit-il, le bon- « heur que vous avez de vivre sous « un Roi qui n'a point de passion lors- « qu'il punit, & qui n'en met que « quand il récompense ; qui croit que « la gloire de vaincre n'est que l'effet « du sort, & qu'il ne tient que de « lui-même celle de pardonner. »

« Vous vivrez heureux sous mon « empire, & vous garderez vos usages « & vos loix. Oubliez que je vous ai « vaincus par les armes, & ne le soyez « que par mon affection. »

Toute la nation vint rendre graces à Arsace de sa clémence & de la paix. Des vieillards portoient la

parole. Le premier parla ainsi :

« Je crois voir ces grands arbres qui
« font l'ornement de notre contrée.
« Tu en es la tige, & nous en sommes
« les feuilles ; elles couvriront
« les racines des ardeurs du soleil.

Le second lui dit :

« Tu avois à demander aux dieux
« que nos montagnes s'abaissassent
« pour qu'elles ne pussent pas nous
« défendre contre toi. Demandeleur
« aujourd'hui qu'elles s'élevent
« jusques aux nues, pour qu'elles
« puissent mieux te défendre contre
« tes ennemis.

Le troisieme dit ensuite :

« Regarde le fleuve qui traverse
« notre contrée ; là où il est impétueux
« & rapide, après avoir tout
« renversé, il se dissipe & se divise
« au point que les femmes le tra-

« versent à pied. Mais si tu le re-
« gardes dans les lieux où il est doux
« & tranquille, il grossit lentement
« ses eaux, il est respecté des nations,
« & il arrête les armées.

Depuis ce temps ces peuples furent les plus fideles sujets de la Bactriane.

Cependant le Roi de Médie apprit qu'Arsace régnoit dans la Bactriane. Le souvenir de l'affront qu'il avoit reçu se réveilla dans son cœur. Il avoit résolu de lui faire la guerre. Il demanda le secours du Roi d'Hircanie.

« Joignez-vous avec moi, lui
« écrivit-il, poursuivons une ven-
« geance commune. Le ciel vous
« destinoit la Reine de Bactriane;
« un de mes sujets vous l'a ravie:
« venez la conquérir.

Le Roi d'Hircanie lui fit cette réponse:

« Je serois aujourd'hui en ser-
« vitude chez les Bactriens, si je n'a-
« vois trouvé des ennemis généreux.
« Je rends graces au ciel de ce qu'il
« a voulu que mon regne commen-
« çât par des malheurs. L'adversité
« est notre mere; la prospérité n'est
« que notre marâtre. Vous me pro-
« posez des querelles qui ne sont
« pas celles des Rois. Laissons jouir
« le Roi & la Reine de Bactriane
« du bonheur de se plaire & de s'ai-
« mer.

FIN.

DISCOURS
PRONONCÉ
PAR M. LE PRÉSIDENT
DE MONTESQUIEU,

A la rentrée du Parlement de Bordeaux, le jour de la S. Martin 1725.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LE PRESIDENT DE MONTESQUIEU,

A la rentrée du Parlement de Bordeaux, le jour de la S. Martin 1725.

Que celui d'entre nous qui a rendu les loix esclaves de l'iniquité de ses jugements périsse sur l'heure! Qu'il trouve en tous lieux la présence d'un Dieu vengeur, & les puissances célestes irritées! Qu'un feu sorte de dessous terre, & dévore sa maison! Que sa postérité soit à jamais humiliée! Qu'il cherche son pain, & ne le trouve pas! Qu'il

ſoit un exemple affreux de la juſtice du ciel, comme il en a été un de l'injuſtice de la terre!

C'eſt à-peu-près ainſi, Meſſieurs, que parloit un grand empereur; & ces paroles ſi triſtes, ſi terribles, ſont pour vous pleines de conſolation, vous pouvez tous dire en ce moment à ce peuple aſſemblé, avec la confiance d'un juge d'Iſraël: « Si j'ai commis quelque injuſtice, ſi « j'ai opprimé quelqu'un de vous, « ſi j'ai reçu des préſens de quelqu'un « d'entre vous; qu'il éleve la voix, « qu'il parle contre moi aux yeux « du Seigneur, *loquimini de me* « *coram Domino, & contemnam* « *illud hodiè.*

Je ne parlerai donc point de ces grandes corruptions, qui dans tous les temps ont été le préſage du chan-

gement ou de la chûte des états; de ces injuſtices de deſſein formé; de ces méchancetés de ſyſtême; de ces vies toutes marquées de crimes, où des jours d'iniquité ont toujours ſuivi des jours d'iniquité; de ces magiſtratures exercées au milieu des reproches, des pleurs, des murmures, & des craintes de tous les citoyens: contre des juges pareils, contre des hommes ſi funeſtes, il faudroit un tonnerre; la honte & les reproches ne ſont rien.

Ainſi, ſuppoſant dans un magiſtrat ſa vertu eſſentielle, qui eſt la juſtice, qualité ſans laquelle il n'eſt qu'un monſtre dans la ſociété, & avec laquelle il peut être un très mauvais citoyen, je ne parlerai que des acceſſoires qui peuvent faire que cette juſtice abondera plus ou moins.

Il faut qu'elle ſoit éclairée, il faut qu'elle ſoit prompte, qu'elle ne ſoit point auſtere, & enfin qu'elle ſoit univerſelle.

Dans l'origine de notre monarchie, nos peres pauvres, & plutôt paſteurs que laboureurs, ſoldats plutôt que citoyens, avoient peu d'intérêts à régler; quelques loix ſur le partage du butin, ſur la pâture ou le larcin des beſtiaux, régloient tout dans la république : tout le monde étoit bon pour être magiſtrat chez un peuple ſimple qui bornoit ſes beſoins aux choſes néceſſaires à ſa ſubſiſtance, & qui avoit recours aux armes pour les conquérir ſur ſes voiſins, lorſqu'elles manquoient chez lui.

Mais, depuis que nous avons quitté nos mœurs ſauvages; depuis

que, vainqueurs des Gaulois & des Romains, nous avons pris leur police; que le code militaire a cédé au code civil; depuis ſur-tout que les loix des fiefs n'ont plus été les ſeules loix de la nobleſſe, le ſeul code de l'état, & que par ce dernier changement le commerce & le labourage ont été encouragés, que les richeſſes des particuliers & leur avarice ſe ſont accrues; qu'on a eu à démêler de grands intérêts, & des intérêts preſque toujours cachés; que la bonne foi ne s'eſt réſervé que quelques affaires de peu d'importance, tandis que l'artifice & la fraude ſe ſont retirés dans les contrats : nos codes ſe ſont augmentés; il a fallu joindre les loix étrangeres aux nationales; le reſpect pour la religion y a mêlé les canoniques;

& les magiſtratures n'ont plus été le partage que des citoyens les plus éclairés.

Les juges ſe ſont trouvés toujours au milieu des pieges & des ſurpriſes, & la vérité a laiſſé dans leurs eſprits les mêmes méfiances que l'erreur.

L'obſcurité du fond a fait naître la forme. Les fourbes, qui ont eſpéré de pouvoir cacher leur malice, s'en ſont fait une eſpece d'art : des profeſſions entieres ſe ſont établies, les unes pour obſcurcir, les autres pour alonger les affaires ; & le juge a eu moins de peine à ſe défendre de la mauvaiſe foi du plaideur, que de l'artifice de celui à qui il confioit ſes intérêts.

Pour lors il n'a plus ſuffi que le magiſtrat examinât la pureté de ſes intentions ; ce n'a plus été aſſez qu'il

pût dire à Dieu, *proba me*, *Deus*, *& ſcito cor meum*; il a fallu qu'il examinât ſon eſprit, ſes connoiſſances & ſes talents. Il a fallu qu'il ſe rendît compte de ſes études, qu'il portât toute ſa vie le poids d'une application ſans relâche, & qu'il vît ſi cette application pouvoit donner à ſon eſprit la meſure des connoiſſances, & le degré de lumiere que ſon état exigeoit.

On lit dans les relations de certains voyageurs qu'il y a des mines où les travailleurs ne voient jamais le jour. Ils ſont une image bien naturelle de ces gens dont l'eſprit, appeſanti ſous les organes, n'eſt capable de recevoir aucun degré de clairvoyance. Une pareille incapacité exige d'un homme juſte qu'il ſe retire de la magiſtrature; une

moindre incapacité exige d'un homme juſte qu'il la ſurmonte par des ſueurs & par des veilles.

Il faut encore que la juſtice ſoit prompte. Souvent l'injuſtice n'eſt pas dans le jugement, elle eſt dans les délais ; ſouvent l'examen a fait plus de tort qu'une déciſion contraire. Dans la conſtitution préſente, c'eſt un état que d'être plaideur ; on porte ce titre juſqu'à ſon dernier âge ; il va à la poſtérité, il paſſe de neveux en neveux juſqu'à la fin d'une malheureuſe famille.

La pauvreté ſemble toujours attachée à ce titre ſi triſte. La juſtice la plus exacte ne ſauve jamais que d'une partie des malheurs ; & tel eſt l'état des choſes, que les formalités introduites pour conſerver l'ordre public, ſont aujourd'hui le fléau des

particuliers. L'induſtrie du palais eſt devenue une ſource de fortunes, comme le commerce & le labourage : la maltôte a trouvé à s'y repaître & à diſputer à la chicane la ruine d'un malheureux plaideur.

Autrefois les gens de bien menoient devant nos tribunaux les hommes injuſtes ; aujourd'hui ce ſont les hommes injuſtes qui y traduiſent les gens de bien. Le dépoſitaire a oſé nier le dépôt, parce-qu'il a eſpéré que la bonne foi craintive ſe laſſeroit bientôt de le demander en juſtice ; & le raviſſeur a fait connoître à celui qu'il opprimoit, qu'il n'étoit pas de ſa prudence de continuer à lui demander raiſon de ſes violences.

On a vu (ô ſiecle malheureux!) des hommes iniques menacer de la

justice ceux à qui ils enlevoient leurs biens, & apporter pour raison de leurs vexations la longueur du temps, & la ruine inévitable à ceux qui voudroient les faire cesser.

Mais, quand l'état de ceux qui plaident ne seroit point ruineux, il suffiroit qu'il fût incertain pour nous engager à le faire finir. Leur condition est toujours malheureuse, parce qu'il leur manque quelque sûreté du côté de leurs biens, de leur fortune, & de leur vie.

Cette même considération doit inspirer à un magistrat juste une grande affabilité, puisqu'il a toujours affaire à des gens malheureux. Il faut que le peuple soit toujours présent à ses inquiétudes; semblable à ces bornes que les voyageurs trouvent dans les grands chemins, sur

lesquelles

lesquelles ils reposent leur fardeau. Cependant on a vu des juges qui, refusant à leurs parties tous les égards, pour conserver, disoient-ils, la neutralité, tomboient dans une rudesse qui les en faisoit plus sûrement sortir.

Mais qui est-ce qui a jamais pu dire, si l'on en excepte les Stoïciens, que cette affection générale pour le genre humain, qui est la vertu de l'homme considéré en lui-même, soit une vertu étrangere au caractere de juge? Si c'est la puissance qui doit endurcir les cœurs, voyez comme l'autorité paternelle endurcit le cœur des peres, & reglez votre magistrature sur la premiere de toutes les magistratures.

Mais, indépendamment de l'humanité, la bienséance & l'affabilité

chez un peuple poli deviennent une partie de la juſtice ; & un juge qui en manque pour ſes clients, commence dès lors à ne plus rendre à chacun ce qui lui appartient. Ainſi dans nos mœurs il faut qu'un juge ſe conduiſe envers ſes parties de maniere qu'il leur paroiſſe bien plutôt réſervé que grave, & qu'il leur faſſe voir la probité des Catons, ſans leur en montrer la rudeſſe & l'auſtérité.

J'avoue qu'il y a des occaſions où il n'eſt point d'ame bienfaiſante qui ne ſe ſente indignée. L'uſage qui a introduit les ſollicitations, ſemble avoir été fait pour éprouver la patience des juges qui ont du courage & de la probité. Telle eſt la corruption du cœur des hommes, qu'il ſemble que la conduite générale ſoit de la ſuppoſer toujours dans le cœur des autres.

O vous qui employez pour nous séduire tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus inévitable; qui, pour nous mieux gagner, cherchez toutes nos foiblesses; qui mettez en œuvre la flatterie, les bassesses, le crédit des grands, le charme de nos amis, l'ascendant d'une épouse chérie, quelquefois même un empire que vous croyez plus fort; qui, choisissant toutes nos passions, faites attaquer notre cœur par l'endroit le moins défendu; puissiez-vous à jamais manquer tous vos desseins, & n'obtenir que de la confusion dans vos entreprises!

Nous n'aurons point à vous faire les reproches que Dieu fait aux pécheurs dans les livres saints : *vous m'avez fait servir à vos iniquités*; nous résisterons à vos sollicitations

les plus hardies, & nous vous ferons ſentir la corruption de votre cœur & la droiture du nôtre.

Il faut que la juſtice ſoit univerſelle. Un juge ne doit pas être comme l'ancien Caton, qui fut le plus juſte de ſon tribunal, & non de ſa famille. La juſtice doit être en nous une conduite générale. Soyons juſtes dans tous les lieux, juſtes à tous égards, envers toutes perſonnes, en toutes occaſions.

Ceux qui ne ſont juſtes que dans les cas où leur profeſſion l'exige, qui prétendent être équitables dans les affaires des autres, lorſqu'ils ne ſont pas incorruptibles dans ce qui les touche eux-mêmes, qui n'ont point mis l'équité dans les plus petits événements de leur vie, courent riſque de perdre bientôt cette juſtice

même qu'ils rendent ſur le tribunal. Des juges de cette eſpece reſſemblent à ces monſtrueuſes divinités que la fable avoit inventées, qui mettoient bien quelque ordre dans l'univers ; mais qui, chargées de crimes & d'imperfections, troubloient elles-mêmes leurs loix, & faiſoient rentrer le monde dans tous les déréglements qu'elles en avoient bannis.

Que le rôle de l'homme privé ne faſſe donc point de tort à celui de l'homme public : car dans quel trouble d'eſprit un juge ne jette-t-il point les parties, lorſqu'elles lui voient les mêmes paſſions que celles qu'il faut qu'il corrige, & qu'elles trouvent ſa conduite répréhenſible comme celle qui a fait naître leurs plaintes ? « S'il aimoit la juſtice,

« diroient-elles, la refuseroit-il aux « personnes qui lui sont unies par « des liens si doux, si forts, si sa-« crés, à qui il doit tenir par tant « de motifs d'estime, d'amour, de « reconnoissance, & qui peut-être « ont mis tout leur bonheur entre « ses mains ?

Les jugements que nous rendons sur le tribunal peuvent rarement décider de notre probité; c'est dans les affaires qui nous intéressent particulièrement que notre cœur se développe & se fait connoître : c'est là-dessus que le peuple nous juge; c'est là-dessus qu'il nous craint ou qu'il espere de nous. Si notre conduite est condamnée, si elle est soupçonnée, nous devenons soumis à une espece de récusation publique, & le droit de juger que nous exer-

çons eſt mis par ceux qui ſont obligés de le ſouffrir, au rang de leurs calamités.

Avocats, la cour connoît votre intégrité, & elle a du plaiſir de pouvoir vous le dire. Les plaintes contre votre honneur n'ont point encore monté juſqu'à elle. Sachez pourtant qu'il ne ſuffit pas que votre miniſtere ſoit déſintéreſſé pour être pur. Vous avez du zele pour vos parties, & nous le louons; mais ce zele devient criminel lorſqu'il vous fait oublier ce que vous devez à vos adverſaires. Je ſais bien que la loi d'une juſte défenſe vous oblige ſouvent de révéler des choſes que la honte avoit enſevelies; mais c'eſt un mal que nous ne tolérons que lorſqu'il eſt abſolument néceſſaire. Apprenez de nous cette maxime, & ſouvenez-

vous-en toujours : *Ne dites jamais la vérité aux dépens de votre vertu.*

Quel trifte talent que celui de favoir déchirer les hommes! Les faillies de certains efprits font peut-être les plus grandes épines de notre miniftere; &, bien loin que ce qui fait rire le peuple puiffe mériter nos applaudiffements, nous pleurons toujours fur les infortunés qu'on déshonore.

Quoi! la honte fuivra tous ceux qui approchent de ce facré tribunal! Hélas! craint-on que les graces de la juftice ne foient trop pures? Que peut-on faire de pis pour les parties? On les fait gémir fur leurs fuccès mêmes, & on leur rend, pour me fervir des termes de l'Ecriture, les fruits de la juftice amers comme de l'abfynthe.

Eh! de bonne foi, que voulez-vous que nous répondions quand on viendra nous dire : « Nous sommes « venus devant vous, & on nous y « a couverts de confusion & d'igno« minie; vous avez vu nos plaies, « & vous n'avez pas voulu y mettre « d'huile; vous vouliez réparer les « outrages qu'on nous a faits loin « de vous, & on nous en fait sous « vos yeux de plus réels, & vous « n'avez rien dit. Vous que, sur le « tribunal où vous étiez, nous regar« dions comme les dieux de la terre, « *vous avez été muets comme des* « *statues de bois & de pierre*. Vous « dites que vous nous conservez « nos biens; eh! notre honneur « nous est mille fois plus cher que « nos biens. Vous dites que vous « mettez en sûreté notre vie; ah!

« notre honneur nous eſt bien d'un « autre prix que notre vie. Si vous « n'avez pas la force d'arrêter les « ſaillies d'un orateur emprunté, « indiquez-nous du moins quelque « tribunal plus juſte que le vôtre. « Que ſavons-nous ſi vous n'avez « pas partagé le barbare plaiſir que « l'on vient de donner à nos parties? « ſi vous n'avez pas joui de notre « déſeſpoir? & ſi ce que nous vous « reprochons comme une foibleſſe, « nous ne devions pas plutôt vous « le reprocher comme un crime?

Avocats, nous n'aurions jamais la force de ſoutenir de ſi cruels reproches, & il ne ſeroit jamais dit que vous auriez été plus prompts à manquer aux premiers devoirs, que nous à vous les faire connoître.

Procureurs, vous devez trembler

tous les jours de votre vie ſur votre miniſtere. Que dis-je ? vous devez nous faire trembler nous-mêmes. Vous pouvez à tous moments nous fermer les yeux ſur la vérité, nous les ouvrir ſur des lueurs & des apparences. Vous pouvez nous lier les mains, éluder les diſpoſitions les plus juſtes, & en abuſer ; préſenter ſans ceſſe à vos parties la juſtice, & ne leur faire embraſſer que ſon ombre ; leur faire eſpérer la fin, & la reculer toujours ; les faire marcher dans un dédale d'erreurs. Pour lors, d'autant plus dangereux que vous ſeriez plus habiles, vous feriez verſer ſur nous-mêmes une partie de la haine. Ce qu'il y auroit de plus triſte dans votre profeſſion, vous le répandriez ſur la nôtre, & nous deviendrions bientôt les plus grands

criminels après les premiers coupables. Mais que n'anobliſſez-vous votre profeſſion par la vertu qui les orne toutes? Que nous ſerions charmés de vous voir travailler à devenir plus juſtes que nous ne le ſommes! Avec quel plaiſir vous pardonnerions-nous cette émulation! & combien nos dignités nous paroîtroient-elles viles auprès d'une vertu qui nous ſeroit chere!

Lorſque pluſieurs de vous ont mérité l'eſtime de la cour, nous nous ſommes réjouis des ſuffrages que nous leur avons donnés: il nous ſembloit que nous allions marcher dans des ſentiers plus sûrs; nous nous imaginions nous-mêmes avoir acquis un nouveau degré de juſtice. Nous n'aurons point, diſions-nous, à nous défendre de leurs artifices;

ils vont concourir avec nous *à l'œuvre du jour*; & peut-être verrons-nous le temps où le peuple ſera délivré de tout fardeau. Procureurs, vos devoirs touchent de ſi près les nôtres, que nous qui ſommes prépoſés pour vous reprendre, nous vous conjurons de les obſerver. Nous ne vous parlons point en juges; nous oublions que nous ſommes vos magiſtrats; nous vous prions de nous laiſſer notre probité, de ne nous point ôter le reſpect des peuples, & de ne nous point empêcher d'en être les peres.

FIN.

RÉFLEXIONS

Sur les causes du plaisir qu'excitent en nous les Ouvrages d'Esprit & les productions des Beaux Arts.

RÉFLEXIONS

Sur les cauſes du plaiſir qu'excitent en nous les Ouvrages d'Eſprit & les productions des Beaux Arts.

DANS notre maniere d'être actuelle, notre ame goûte trois ſortes de plaiſirs : il y en a qu'elle tire du fond de ſon exiſtence même ; d'autres qui réſultent de ſon union avec le corps; d'autres enfin qui ſont fondés ſur les plis & les préjugés que de certaines inſtitutions, de certains uſages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce ſont ces différents plaiſirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le ten-

dre, le gracieux, le je ne ſais quoi, le noble, le grand, le ſublime, le majeſtueux, &c. Par exemple, lorſque nous trouvons du plaiſir à voir une choſe avec une utilité pour nous, nous diſons qu'elle eſt bonne; lorſque nous trouvons du plaiſir à la voir, ſans que nous y démêlions une utilité préſente, nous l'appellons belle.

Les ſources du beau, du bon, de l'agréable, &c. ſont donc dans nous-mêmes; & en chercher les raiſons, c'eſt chercher les cauſes des plaiſirs de notre ame.

Examinons donc notre ame; étudions-la dans ſes actions & dans ſes paſſions, cherchons-la dans ſes plaiſirs; c'eſt là où elle ſe manifeſte davantage. La poéſie, la peinture, la ſculpture, l'architecture, la muſi-

que, la danſe, les différentes ſortes de jeux; enfin les ouvrages de la nature & de l'art peuvent lui donner du plaiſir : voyons pourquoi, comment, & quand ils le lui donnent; rendons raiſon de nos ſentiments : cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'eſt autre choſe que l'avantage de découvrir avec fineſſe & avec promptitude la meſure du plaiſir que chaque choſe doit donner aux hommes.



DES PLAISIRS

DE NOTRE AME.

L'AME, indépendamment des plaiſirs qui lui viennent des ſens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, & qui lui ſont propres : tels ſont ceux que lui donnent la curioſité; les idées de ſa grandeur, de ſes perfections; l'idée de ſon exiſtence, oppoſée au ſentiment du néant; le plaiſir d'embraſſer tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choſes, &c. celui de comparer, de joindre & de ſéparer les idées. Ces plaiſirs ſont dans la nature de l'ame, indépendamment des ſens, parcequ'ils appartiennent à tout être qui penſe; & il eſt fort

indifférent d'examiner ici ſi notre ame a ces plaiſirs comme ſubſtance unie avec le corps, ou comme ſéparée du corps, parcequ'elle les a toujours, & qu'ils ſont les objets du goût : ainſi nous ne diſtinguerons point ici les plaiſirs qui viennent à l'ame de ſa nature, d'avec ceux qui lui viennent de ſon union avec le corps ; nous appellerons tout cela plaiſirs naturels, que nous diſtinguerons des plaiſirs acquis, que l'ame ſe fait par de certaines liaiſons avec les plaiſirs naturels ; & de la même maniere & par la même raiſon, nous diſtinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il eſt bon de connoître la ſource des plaiſirs dont le goût eſt la meſure : la connoiſſance des plaiſirs naturels & acquis pourra nous ſervir

à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & connoître quels sont ses plaisirs, pour parvenir à les mesurer, & même quelquefois à les sentir.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu: à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre maniere d'être est entièrement arbitraire; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. Mais si nous avions été faits autrement, nous verrions autrement; un organe de plus ou de moins dans notre machine nous auroit fait une autre éloquence, une autre poésie; une contexture diffé-

rente des mêmes organes auroit fait encore une autre poésie : par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendus capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention, ne seroient plus ; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui sont fondées sur la mesure de notre pénétration tomberoient de même ; enfin toutes les loix établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon, seroient différentes si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuse, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : si notre vue avoit été plus distincte,

& notre ame capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornements : si nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instruments de musique. Je sais bien que les rapports que les choses ont entre elles auroient subsisté ; mais le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choses qui, dans l'état présent, font un certain effet sur nous, ne le feroient plus ; &, comme la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puisqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaisir.

On

On croit d'abord qu'il ſuffiroit de connoître les diverſes ſources de nos plaiſirs pour avoir le goût, & que, quand on a lu ce que la philoſophie nous dit là-deſſus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'eſt pas une connoiſſance de théorie ; c'eſt une application prompte & exquiſe des regles mêmes que l'on ne connoît pas. Il n'eſt pas néceſſaire de ſavoir que le plaiſir que nous donne une certaine choſe que nous trouvons belle, vient de la ſurpriſe ; il ſuffit qu'elle nous ſurprenne, & qu'elle nous ſurprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainſi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le

goût acquis, c'eſt-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'ils regardent encore indirectement le goût naturel ; car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel, comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, ſans conſidérer s'il eſt bon ou mauvais, juſte ou non, eſt ce qui nous attache à une choſe par le ſentiment ; ce qui n'empêche pas qu'il ne puiſſe s'appliquer aux choſes intellectuelles, dont la connoiſſance fait tant de plaiſir à l'ame qu'elle étoit la ſeule félicité que de certains philoſophes puſſent comprendre. L'ame connoît par ſes idées & par ſes ſentimens : car, quoique nous oppo-

ſions l'idée au ſentiment, cependant, lorſqu'elle voit une choſe, elle la ſent; & il n'y a point de choſes ſi intellectuelles qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, & par conſéquent qu'elle ne ſente.

DE L'ESPRIT

EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT eſt le genre qui a ſous lui pluſieurs eſpeces, le génie, le bon ſens, le diſcernement, la juſteſſe, le talent, & le goût.

L'eſprit conſiſte à avoir les organes bien conſtitués, relativement aux choſes où il s'applique. Si la choſe eſt extrêmement particuliere, il ſe nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaiſir délicat des gens

du monde, il ſe nomme goût; ſi la choſe particuliere eſt unique chez un peuple, le talent ſe nomme eſprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chaſſe chez les ſauvages, &c.

DE LA CURIOSITÉ.

NOTRE ame eſt faite pour penſer, c'eſt-à-dire, pour appercevoir : or un tel être doit avoir de la curioſité; car, comme toutes les choſes ſont dans une chaîne où chaque idée en précede une & en ſuit une autre, on ne peut aimer à voir une choſe ſans deſirer d'en voir une autre; &, ſi nous n'avions pas ce deſir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaiſir à celle-là. Ainſi, quand on

nous montre une partie d'un tableau, nous ſouhaitons de voir la partie qu'il nous cache, à proportion du plaiſir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'eſt donc le plaiſir que nous donne un objet, qui nous porte vers un autre; c'eſt pour cela que l'ame cherche toujours des choſes nouvelles, & ne ſe repoſe jamais.

Ainſi on ſera toujours ſûr de plaire à l'ame lorſqu'on lui fera voir beaucoup de choſes, ou plus qu'elle n'avoit eſpéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raiſon pourquoi nous avons du plaiſir lorſque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorſque nous voyons un lieu brut & champêtre : c'eſt la même cauſe qui produit ces effets. Comme nous

aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espaces; enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphere de sa présence : ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire ? Dans les villes ? notre vue est bornée par des maisons. Dans les campagnes ? elle l'est par mille obstacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre secours, & nous découvre la nature qui se cache elle-même; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la nature, c'est-à-dire, la nature dérobée à nos yeux : mais quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés,

des ruiſſeaux, des collines, & ces diſpoſitions qui ſont, pour ainſi dire, créées exprès, elle eſt bien autrement enchantée que lorſqu'elle voit les jardins de Le Noſtre; parceque la nature ne ſe copie pas, au lieu que l'art ſe reſſemble toujours. C'eſt pour cela que dans la peinture nous aimons mieux un payſage que le plan du plus beau jardin du monde; c'eſt que la peinture ne prend la nature que là où elle eſt belle, là où la vue ſe peut porter au loin & dans toute ſon étendue, là où elle eſt variée, là où elle peut être vue avec plaiſir.

Ce qui fait ordinairement une grande penſée, c'eſt lorſqu'on dit une choſe qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions eſpérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : « lorsqu'il pouvoit, dit-il, se « servir de la victoire, il aima mieux « en jouir ; *cùm victoriâ posset uti*, « *frui maluit*.

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit : « ce fut vaincre que d'y entrer ; « *introisse victoria fuit*.

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion, quand il dit de sa jeunesse : « c'est le Scipion qui croît « pour la destruction de l'Afrique ; « *hic erit Scipio qui in exitium* « *Africæ crescit*. » Vous croyez voir un enfant qui croît & s'éleve comme un géant.

Enfin il nous fait voir le grand caractere d'Annibal, la situation de l'univers, & toute la grandeur du

peuple Romain, lorſqu'il dit : « Annibal fugitif cherchoit au peuple « Romain un ennemi par tout l'univers ; *qui, profugus ex Africâ,* « *hoſtem populo Romano toto orbe* « *quærebat.*

DES PLAISIRS
DE L'ORDRE.

Il ne ſuffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choſes, il faut les lui montrer avec ordre ; car pour lors nous nous reſſouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons ; notre ame ſe félicite de ſon étendue & de ſa pénétration : mais dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame ſent à chaque inſtant troubler

celui qu'elle y veut mettre. La ſuite que l'auteur s'eſt faite, & celle que nous nous faiſons, ſe confondent; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien; elle eſt humiliée par la confuſion de ſes idées, par l'inanité qui lui reſte; elle eſt vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaiſir: c'eſt pour cela que, quand le deſſein n'eſt pas d'exprimer ou de montrer la confuſion, on met toujours de l'ordre dans la confuſion même. Ainſi les peintres grouppent leurs figures; ainſi ceux qui peignent les batailles mettent-ils ſur le devant de leurs tableaux les choſes que l'œil doit diſtinguer, & la confuſion dans le fond & le lointain.



DES PLAISIRS

DE LA VARIÉTÉ.

Mais s'il faut de l'ordre dans les choſes, il faut auſſi de la variété: ſans cela l'ame languit; car les choſes ſemblables lui paroiſſent les mêmes; & ſi une partie d'un tableau qu'on nous découvre reſſembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet ſeroit nouveau ſans le paroître, & ne feroit aucun plaiſir. Et, comme les beautés des ouvrages de l'art, ſemblables à celles de la nature, ne conſiſtent que dans les plaiſirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaiſirs; il faut faire voir à l'ame des choſes qu'elle n'a pas vues;

il faut que le ſentimenr qu'on lui donne ſoit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'eſt ainſi que les hiſtoires nous plaiſent par la variété des récits, les romans par la variété des prodiges, les pieces de théâtre par la variété des paſſions; & que ceux qui ſavent inſtruire modiſient le plus qu'ils peuvent le ton uniforme de l'inſtruction.

Une longue uniformité rend tout inſupportable; le même ordre des périodes, long-temps continué, accable dans une harangue; les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il eſt vrai que l'on ait fait cette fameuſe allée de Moſcow à Peterſbourg, le voyageur doit périr d'ennui, renfermé entre les deux rangs

de cette allée ; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses & des points de vue les plus charmants.

L'ame aime la variété; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce-qu'elle est faite pour connoître & pour voir : il faut donc qu'elle puisse voir, & que la variété le lui permette; c'est-à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour être apperçue, & assez variée pour être apperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées, & ne le sont point, d'autres qui paroissent uniformes, & sont très variées.

L'architecture gothique paroît très variée; mais la confusion des ornements fatigue par leur petitesse;

ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter : de maniere qu'elle déplaît par les endroits mêmes qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espece d'énigme pour l'œil qui le voit ; & l'ame est embarrassée comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque au contraire paroît uniforme ; mais, comme elle a les divisions qu'il faut, & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voit assez pour s'occuper, elle a cette variété qui la fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choſes aient de grandes parties : les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes ſont compoſées d'autres montagnes, qui ſont au-deſſus & au-deſſous ; c'eſt la nature des choſes qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de diviſions, & de grandes diviſions, imite les grandes choſes ; l'ame ſent une certaine majeſté qui y regne par-tout.

C'eſt ainſi que la peinture diviſe en grouppes de trois ou quatre figures celles qu'elle repréſente dans un tableau : elle imite la nature ; une nombreuſe troupe ſe diviſe toujours en pelotons ; & c'eſt encore ainſi que la peinture diviſe en grandes maſſes ſes clairs & ſes obſcurs.

DES PLAISIRS

DE LA SYMMÉTRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété; cependant, dans la plupart des choses, elle aime à voir une espece de symmétrie. Il semble que cela renferme quelque contradiction : voici comment j'explique cela.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame, lorsqu'elle voit des objets, c'est la facilité qu'elle a à les appercevoir; & la raison qui fait que la symmétrie plaît à l'ame, c'est qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la soulage, & qu'elle coupe, pour ainsi dire, l'ouvrage par la moitié.

De là suit une regle générale :

par-tout où la ſymmétrie eſt utile à l'ame, & peut aider ſes fonctions, elle lui eſt agréable; mais par-tout où elle eſt inutile, elle eſt fade, parcequ'elle ôte la variété. Or les choſes que nous voyons ſucceſſivement doivent avoir de la variété; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir. Celles au contraire que nous appercevons d'un coup-d'œil, doivent avoir de la ſymmétrie: ainſi, comme nous appercevons d'un coup-d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la ſymmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embraſſer d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup-d'œil ſoit ſimple, il faut qu'il ſoit unique, & que les parties ſe rapportent toutes à l'objet

principal ; c'eſt pour cela encore qu'on aime la ſymmétrie, elle fait un tout enſemble.

Il eſt dans la nature qu'un tout ſoit achevé, & l'ame qui voit ce tout veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'eſt encore pour cela qu'on aime la ſymmétrie ; il faut une eſpece de pondération ou de balancement ; & un bâtiment avec une aile, ou une aile plus courte qu'une autre, eſt auſſi peu fini qu'un corps avec un bras ou avec un bras trop court.

DES CONTRASTES.

L'AME aime la ſymmétrie, mais elle aime auſſi les contraſtes ; ceci demande bien des explications.

Par exemple: ſi la nature demande des peintres & des ſculpteurs qu'ils mettent de la ſymmétrie dans les parties de leurs figures, elle veut au contraire qu'ils mettent des contraſtes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, ſont inſupportables : la raiſon en eſt que cette ſymmétrie fait que les attitudes ſont preſque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui ſe reſſemblent toutes par-là. Ainſi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas ſitués ainſi; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajuſtés, dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes; &, ſi les hommes gênés & contraints ſont

insupportables, que sera-ce des productions de l'art?

Il faut donc mettre des contrastes dans les attitudes, sur-tout dans les ouvrages de sculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraste & de la situation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il est souvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contrastes, est devenue une symmétrie & une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de certains ouvrages de sculpture & de peinture, mais aussi dans le style de quelques écrivains, qui, dans chaque phrase, mettent toujours le com-

mencement en contraste avec la fin par des antitheses continuelles, tels que St. Augustin & autres Auteurs de la basse latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme St. Evremont. Le tour de phrase toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement; ce contraste perpétuel devient symmétrie, & cette opposition toujours recherchée, devient uniformité. L'esprit y trouve si peu de variété que, lorsque vous avez vu une partie de la phrase, vous devinez toujours l'autre; vous voyez des mots opposés, mais opposés de la même maniere; vous voyez un tour de phrase, mais c'est toujours le même.

Bien des peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes par-tout & sans ménagement; de

ſorte que, lorſqu'on voit une figure, on devine d'abord la diſpoſition de celles d'à côté : cette continuelle diverſité devient quelque choſe de ſemblable. D'ailleurs, la nature, qui jette les choſes dans le déſordre, ne montre pas l'affectation d'un contraſte continuel; ſans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement, & dans un mouvement forcé. Elle eſt plus variée que cela; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes ſortes de mouvements.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété, celle qui ſent ne la cherche pas moins; car l'ame ne peut pas ſoutenir long-temps les mêmes ſituations, parcequ'elle eſt liée à un corps qui ne peut les ſouffrir. Pour que notre ame ſoit excitée,

il faut que les esprits coulent dans les nerfs. Or il y a là deux choses, une lassitude dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, & sur-tout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris ; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, & distribuer, pour ainsi dire, le travail.

Notre ame est lasse de sentir ; mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ses modifications ; elle sent, & elle ne se lasse pas.

DES PLAISIRS

DE LA SURPRISE.

Cette disposition de l'ame, qui la porte toujours vers différents objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise; sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle & par la promptitude de l'action; car elle apperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas, ou d'une maniere qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse, mais aussi comme nouvelle, & encore comme inattendue; & dans ces derniers cas, le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire, fondé sur ce que

que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par là que les jeux de hasard nous piquent; ils nous font voir une suite continuelle d'événements non attendus: c'est par là que les jeux de société nous plaisent; ils sont encore une suite d'événements imprévus, qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard.

C'est encore par là que les pieces de théâtre nous plaisent: elles se développent par degrés, cachent les événements jusqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux sujets de surprise, & souvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parcequ'ils

nous ménagent des ſurpriſes agréables, & ſupléent à l'inſipidité des converſations, preſque toujours languiſſantes, & qui ne ſont point cet effet.

La ſurpriſe peut être produite par la choſe, ou par la maniere de l'appercevoir : car nous voyons une choſe plus grande ou plus petite qu'elle n'eſt en effet, ou différente de ce qu'elle eſt ; ou bien nous voyons la même choſe, mais avec une idée acceſſoire qui nous ſurprend. Telle eſt dans une choſe l'idée acceſſoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la perſonne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la maniere dont elle a été faite, ou de quelque autre circonſtance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de

Néron avec un ſang-froid qui nous ſurprend, en nous faiſant preſque croire qu'il ne ſent point l'horreur de ce qu'il décrit. Il change de ton tout-à-coup, & dit: « l'univers ayant ſouf« fert ce monſtre pendant quatorze « ans, enfin il l'abandonna; *Tale monſtrum per quatuordecim annos perpeſſus terrarum orbis, tandem deſtituit.* Ceci produit dans l'eſprit différentes ſortes de ſurpriſes; nous ſommes ſurpris du changement de ſtyle de l'auteur, de la découverte de ſa différente maniere de penſer, de ſa façon de rendre, en auſſi peu de mots, une des grandes révolutions qui ſoient arrivées: ainſi l'ame trouve un très grand nombre de ſentiments différents qui concourent à l'ébranler & à lui compoſer un plaiſir.

Des diverſes cauſes qui peuvent produire un ſentiment.

Il faut bien remarquer qu'un ſentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cauſe unique. C'eſt, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, une certaine doſe qui en produit la force & la variété. L'eſprit conſiſte à ſavoir frapper pluſieurs organes à la fois ; &, ſi l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs, & ceux qui ont plu davantage, ſont ceux qui ont excité dans l'ame plus de ſenſations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des cauſes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé qu'une

confusion d'arbres, 1°. parceque notre vue qui seroit arrêtée ne l'est pas; 2°. chaque allée est une, & forme une grande chose, au lieu que dans la confusion chaque arbre est une chose, & une petite chose; 3°. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir; 4°. nous savons bon gré de la peine que l'on a prise; 5°. nous admirons le soin que l'on a de combattre sans cesse la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre; ce qui est si vrai qu'un jardin négligé nous est insupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît, quelquefois c'est la facilité; &, comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépense du maître, nous voyons quelquefois

avec plaiſir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépenſe & de travail. Le jeu nous plaît, parcequ'il ſatisfait notre avarice, c'eſt-à-dire, l'eſpérance d'avoir plus : il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont ſur notre bonheur ; il ſatisfait notre curioſité en nous donnant un ſpectacle ; enfin il nous donne les différents plaiſirs de la ſurpriſe.

La danſe nous plaît par la légèreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par ſa liaiſon avec la muſique, la perſonne qui danſe étant comme un inſtrument qui accompagne ; mais ſur-tout elle plaît par une diſpoſition de notre cerveau, qui eſt telle qu'elle ramene en ſecret l'idée de tous les mouve-

ments à de certains mouvements, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

De la liaison accidentelle de certaines idées.

PRESQUE toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différents égards : par exemple, les castrati d'Italie nous doivent faire peu de plaisir, 1°. parcequ'il n'est pas étonnant qu'accommodés comme ils sont, ils chantent bien : ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons; 2°. parceque les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausseté; 3°. parcequ'ils ne sont ni du sexe que nous aimons

ni de celui que nous eſtimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parcequ'ils conſervent long-temps un air de jeuneſſe, & de plus qu'ils ont une voix flexible, & qui leur eſt particuliere. Ainſi chaque choſe nous donne un ſentiment qui eſt composé de beaucoup d'autres, leſquels s'affoibliſſent & ſe choquent quelquefois.

Souvent notre ame ſe compoſe elle-même des raiſons de plaiſir, & elle y réuſſit ſur-tout par les liaiſons qu'elle met aux choſes. Ainſi une choſe qui nous a plu nous plaît encore, par la ſeule raiſon qu'elle nous a plu, parceque nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle. Ainſi une actrice qui nous a plu ſur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre; ſa voix, ſa déclamation,

le ſouvenir de l'avoir vu admirer, que dis-je, l'idée de la princeſſe, jointe à la ſienne, tout cela fait une eſpece de mélange, qui forme & produit un plaiſir.

Nous ſommes tous pleins d'idées acceſſoires. Une femme qui aura une grande réputation & un léger défaut pourra le mettre en crédit, & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention ſur leur naiſſance ou leurs biens, les honneurs ou l'eſtime de certaines gens.



Autre effet des liaiſons que l'ame met aux choſes.

NOUS devons à la vie champêtre que l'homme menoit dans les premiers temps cet air riant répandu dans toute la fable ; nous lui devons ces deſcriptions heureuſes, ces aventures naïves, ces divinités gracieuſes, ce ſpectacle d'un état aſſez différent du nôtre pour le deſirer, & qui n'en eſt pas aſſez éloigné pour choquer la vraiſemblance, enfin ce mélange de paſſions & de tranquillité. Notre imagination rit à Diane, à Pan, à Apollon, aux Nymphes, aux bois, aux prés, aux fontaines. Si les premiers hommes avoient vécu comme nous dans les villes, les

poëtes n'auroient pu nous décrire que ce que nous voyons tous les jours avec inquiétude ou que nous sentons avec dégoût ; tout respireroit l'avarice, l'ambition & les passions qui tourmentent.

Les poëtes qui nous décrivent la vie champêtre, nous parlent de l'âge d'or qu'ils regrettent, c'est-à-dire, nous parlent d'un temps encore plus heureux & plus tranquille.

DE LA DÉLICATESSE.

Les gens délicats sont ceux qui à chaque idée ou à chaque goût joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation ; leur ame ne sait composer ni décompo-

ſer ; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne : au lieu que les gens délicats dans l'amour ſe compoſent la plupart des plaiſirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des ſenſations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires ; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'eſprit, ont & ſe font une infinité de ſenſations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SAIS QUOI.

IL y a quelquefois dans les perſonnes ou dans les choſes un charme inviſible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le *je ne ſais quoi.* Il me ſemble que c'eſt un effet prin-

cipalement fondé ſur la ſurpriſe. Nous ſommes touchés de ce qu'une perſonne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire, & nous ſommes agréablement ſurpris de ce qu'elle a ſu vaincre des défauts que nos yeux nous montrent & que le cœur ne croit plus. Voilà pourquoi les femmes laides ont très ſouvent des graces, & qu'il eſt rare que les belles en aient. Car une belle perſonne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu ; elle parvient à nous paroître moins aimable ; après nous avoir ſurpris en bien, elle nous ſurprend en mal ; mais l'impreſſion du bien eſt ancienne, celle du mal nouvelle : auſſi les belles perſonnes font-elles rarement les grandes paſſions, preſque toujours réſervées à celles

qui ont des graces, c'eſt-à-dire, des agréments que nous n'attendions point & que nous n'avions pas ſujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & ſouvent l'habillement des bergeres en a. Nous admirons la majeſté des draperies de Paul Véroneſe; mais nous ſommes touchés de la ſimplicité de Raphael & de la pureté du Correge. Paul Véroneſe promet beaucoup, & paie ce qu'il promet. Raphael & le Correge promettent peu, & paient beaucoup; & cela nous plaît davantage.

Les graces ſe trouvent plus ordinairement dans l'eſprit que dans le viſage; car un beau viſage paroît d'abord, & ne cache preſque rien; mais l'eſprit ne ſe montre que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut; il peut ſe cacher pour

paroître, & donner cette espece de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manieres; car les manieres naissent à chaque instant, & peuvent à tous les moments créer des surprises: en un mot, une femme ne peut gueres être belle que d'une façon; mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi parmi les nations policées & sauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder: de là il arrive que les graces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher; la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se

montre en elles, tout ce qui ſe met en liberté devient une grace; & telle eſt la ſageſſe de la nature, que ce qui ne ſeroit rien ſans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuſe loi qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne ſauroient nous ſurprendre, les graces ne ſe trouvent ni dans les manieres gênées ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui eſt entre les deux extrémités; & l'ame eſt agréablement ſurpriſe de voir que l'on a évité les deux écueils. Il ſembleroit que les manieres naturelles devroient être les plus aiſées: ce ſont celles qui le ſont moins; car l'éducation qui nous gêne nous fait toujours perdre du naturel: or nous

ſommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure que lorſqu'elle eſt dans cette négligence ou même dans ce déſordre qui nous cache tous les ſoins que la propreté n'a pas exigés, & que la ſeule vanité auroit fait prendre; & l'on n'a jamais de grace dans l'eſprit que lorſque ce que l'on dit eſt trouvé & non pas recherché.

Lorſque vous dites des choſes qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'eſprit, & non pas des graces dans l'eſprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque choſe de naïf & de ſimple en vous ne promettoit rien de cela, ſoient doucement ſurpris de s'en appercevoir.

Ainſi les graces ne s'acquierent point: pour en avoir il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homere, c'eſt celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'eſt plus propre à faire ſentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui ſemblent être données à une perſonne par un pouvoir inviſible, & qui ſont diſtinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majeſtueuſe de Junon; car la majeſté demande une certaine gravité, c'eſt-à-dire, une gêne oppoſée à l'ingénuité des graces. Elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas: car la fierté eſt oppoſée à la

douceur des graces, & d'ailleurs peut ſouvent être ſoupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

CE qui fait les grandes beautés, c'eſt lorſqu'une choſe eſt telle que la ſurpriſe eſt d'abord médiocre, qu'elle ſe ſoutient, augmente, & nous mene enſuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphael frappent peu au premier coup d'œil : il imite ſi bien la nature, que l'on n'en eſt d'abord pas plus étonné que ſi l'on voyoit l'objet même, lequel ne cauſeroit point de ſurpriſe. Mais une expreſſion extraòrdinaire, un coloris plus fort, une attitude bizarre d'un peintre moins bon nous ſaiſit du

premier coup d'œil, parcequ'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphael à Virgile, & les peintures de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile, plus naturel, frappe d'abord moins pour frapper ensuite plus : Lucain frappe d'abord plus pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de la fameuse église de Saint Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est ; car nous ne savons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit moins large, nous serions frappés de sa longueur ; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur. Mais à mesure que l'on examine, l'œil la voit s'agrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux

Pyrénées, où l'œil, qui croyoit d'abord les meſurer, découvre des montagnes derriere les montagnes, & ſe perd toujours davantage.

Il arrive ſouvent que notre ame ſent du plaiſir lorſqu'elle a un ſentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une choſe abſolument différente de ce qu'elle ſait être; ce qui lui donne un ſentiment de ſurpriſe dont elle ne peut pas ſortir. En voici un exemple. Le dôme de Saint Pierre eſt immenſe. On ſait que Michel-Ange voyant le Panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc ſur ce modele le dôme de Saint Pierre; mais il fit les piliers ſi maſſifs, que ce dôme, qui eſt comme

une montagne que l'on a ſur la tête, paroît léger à l'œil qui le conſidere. l'ame reſte donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle ſait, & elle reſte ſurpriſe de voir une maſſe en même temps ſi énorme & ſi légere.

DES BEAUTÉS QUI RÉSULTENT D'UN CERTAIN EMBARRAS DE L'AME.

SOUVENT la ſurpriſe vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac qu'on appelle le Lac-Majeur, *il Lago-Maggiore*; c'eſt une petite mer dont les bords ne montrent rien que de ſauvage. A quinze milles dans le lac ſont deux iſles d'un quart de

lieue de tour, qu'on appelles *les Borromées*, qui ſont, à mon avis, le ſéjour du monde le plus enchanté. L'ame eſt étonnée de ce contraſte romaneſque, de rappeller avec plaiſir les merveilles des romans, où, après avoir paſſé par des rochers & des pays arides, on ſe trouve dans un lieu fait par les Fées.

Tous les contraſtes nous frappent, parceque les choſes en oppoſition ſe relevent toutes les deux : ainſi lorſqu'un petit homme eſt auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces ſortes de ſurpriſes font le plaiſir que l'on trouve dans toutes les beautés d'oppoſition, dans toutes les antithèſes & figures pareilles. Quand Florus dit : « Sore & Al-

« gide (qui le croiroit?) nous ont « été formidables; Satirique & Cor« nicule étoient des provinces; nous « rougiſſons des Boriliens & des « Véruliens, mais nous en avons « triomphé; enfin Tibur, notre « fauxbourg, Préneſte, où ſont nos « maiſons de plaiſance, étoient les « ſujets des vœux que nous allions « faire au Capitole ». Cet auteur, dis-je, nous montre en même temps la grandeur de Rome & la petiteſſe de ſes commencements; & l'étonnement porte ſur ces deux choſes.

On peut remarquer ici combien eſt grande la différence des antithèſes d'idées d'avec les antithèſes d'expreſſion. L'antithèſe d'expreſſion n'eſt pas cachée; celle d'idées l'eſt: l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut;

veut : l'une eſt variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il eſt difficile de trouver à préſent le ſujet de vingt-quatre triomphes ; *ut non facilè appareat materia quatuor & viginti triumphorum*. Et par les mêmes paroles qui marquent la deſtruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de ſon courage & de ſon opiniâtreté.

Lorſque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble à cauſe du contraſte qui eſt entre la ſituation où nous ſommes & celle où nous devrions être. De même, lorſque nous voyons dans un viſage un grand défaut, comme, par exemple, un très grand nez, nous rions à cauſe que nous voyons que ce con-

traſte avec les autres traits du viſage ne doit pas être. Ainſi les contraſtes ſont cauſes des défauts auſſi-bien que des beautés. Lorſque nous voyons qu'ils ſont ſans raiſon, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils ſont les grands inſtruments de la laideur, laquelle, lorſqu'elle nous frappe ſubitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame, & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la perſonne qui la poſſede, elle peut exciter la *pitié ;* ſi elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaiſon avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos deſirs, elle la regarde avec un ſentiment d'*averſion.*

Lorſqu'on rapproche des idées

opposées l'une à l'autre, si le contraste a été trop facile ou trop difficile à trouver, il déplaît : il faut que l'opposition, qui est entre les idées rapprochées, se fasse sentir, parcequ'elle y est, non parceque l'auteur a voulu la montrer; car, en ce dernier cas, la surprise ne tombe que sur la sottise de l'auteur.

Une des choses qui nous plaisent le plus, c'est le naïf; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper : la raison en est qu'il est précisément entre le noble & le bas, & est si près du bas, qu'il est très difficile de le côtoyer toujours sans y tomber.

Les musiciens ont reconnu que la musique qui se chante le plus facilement, est la plus difficile à composer : preuve certaine que nos plai-

ſirs & l'art qui nous les donne ſont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille ſi pompeux & ceux de Racine ſi naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement & Racine avec peine.

Le bas eſt le ſublime du peuple, qui aime à voir une choſe faite pour lui & qui eſt à ſa portée.

Les idées qui ſe préſentent aux gens qui ſont bien élevés, & qui ont un grand eſprit, ſont ou naïves, ou nobles, ou ſublimes.

Lorſqu'une choſe nous eſt montrée avec des circonſtances ou des acceſſoires qui l'agrandiſſent, cela nous paroît noble : cela ſe ſent ſurtout dans les comparaiſons où l'eſprit doit toujours gagner & jamais

perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque chose, faire voir la chose plus grande, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate: mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas, car elle se le feroit caché si elle l'avoit découvert.

Lorsqu'il s'agit de montrer des choses fines, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une maniere, une action à une action, qu'une chose à une chose. Comparer en général un homme courageux à un lion, une femme à un astre, un homme léger à un cerf, cela est aisé; mais lorsque la Fontaine commence ainsi une de ses Fables,

« Entre les pattes d'un lion
« Un rat sortit de terre assez à l'étourdie;

« Le roi des animaux, en cette occaſion,
« Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie,
il compare les modifications de l'ame du roi des animaux avec les modifications de l'ame d'un véritable Roi.

Michel-Ange eſt le maître pour donner de la nobleſſe à tous ſes ſujets. Dans ſon fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandre qui nous montrent une figure tombante, & qui eſt, pour ainſi dire, en l'air. Cela ſeroit indigne de la majeſté d'un Dieu. Il le peint ferme ſur ſes jambes; mais il lui donne ſi bien la gaieté de l'ivreſſe, & le plaiſir à voir couler la liqueur qu'il verſe dans ſa coupe, qu'il n'y a rien de ſi admirable.

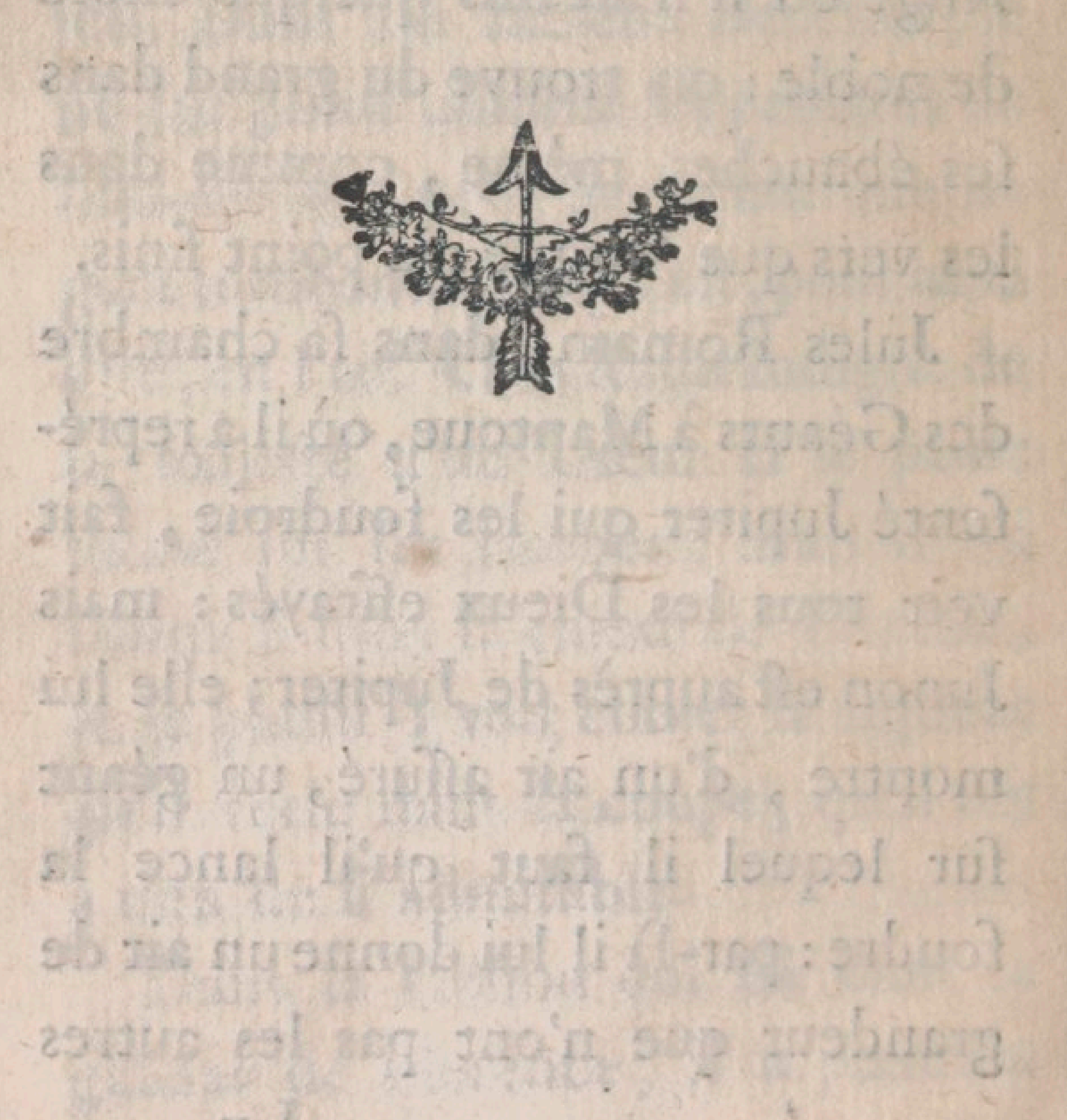
Dans la Paſſion qui eſt dans la galerie de Florence, il a peint la

Vierge debout, qui regarde ſon fils crucifié, ſans douleur, ſans pitié, ſans regret, ſans larmes. Il la ſuppoſe inſtruite de ce grand myſtere, & par-là lui fait ſoutenir avec grandeur le ſpectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque choſe de noble : on trouve du grand dans ſes ébauches même, comme dans les vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans ſa chambre des Géants à Mantoue, où il a repréſenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les Dieux effrayés : mais Junon eſt auprès de Jupiter ; elle lui montre, d'un air aſſuré, un géant ſur lequel il faut qu'il lance la foudre : par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres

Dieux : plus ils ſont près de Jupiter, plus ils ſont raſſurés ; & cela eſt bien naturel ; car, dans une bataille, la frayeur ceſſe auprès de celui qui a de l'avantage.



ÉBAUCHE
DE L'ÉLOGE
HISTORIQUE
DU M^AL DE BERWICK,

Par le Président DE MONTESQUIEU.

ÉBAUCHE DE L'ÉLOGE HISTORIQUE DU M^AL DE BERWICK;

Par le Président DE MONTESQUIEU.

IL naquit le 21 d'Août 1670; il étoit fils de Jacques, Duc d'Yorck, depuis Roi d'Angleterre, & de la Demoiselle Arabella Churchill; & telle fut l'étoile de cette maison de Churchill, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un dans le même temps fut destiné à ébranler, & l'autre à soutenir les deux grandes monarchies de l'Europe.

Dès l'âge de sept ans il fut envoyé

en France pour y faire ſes études & ſes exercices. Le Duc d'Yorck étant parvenu à la couronne le 6 Février 1685, il l'envoya l'année ſuivante en Hongrie ; il ſe trouva au ſiege de Bude.

Il alla paſſer l'hiver en Angleterre, & le Roi le créa Duc de Berwick. Il retourna au printemps en Hongrie, où l'Empereur lui donna une commiſſion de colonel, pour commander le régiment de Cuiraſſiers de Taaff. Il fit la campagne de 1687, où le Duc de Lorraine remporta la victoire de Mohatz; & à ſon retour à Vienne, l'Empereur le fit ſergent général de bataille.

Ainſi, c'eſt ſous le Grand Duc de Lorraine que le Duc de Berwick commença à ſe former; & depuis, ſa vie fut en quelque façon toute militaire.

Il revint en Angleterre, & le Roi lui donna le gouvernement de Portsmouth & de la province de Southampton. Il avoit déja un régiment d'infanterie. On lui donna encore le régiment des Gardes à cheval du Comte d'Oxford : ainsi, à l'âge de dix-sept ans il se trouva dans cette situation si flatteuse pour un homme qui a l'ame élevée, de voir le chemin de la gloire tout ouvert, & la possibilité de faire de grandes choses.

En 1688, la révolution d'Angleterre arriva ; & dans ce cercle de malheurs qui environnerent le Roi tout-à-coup, le Duc de Berwick fut chargé des affaires qui demandoient la plus grande confiance. Le Roi ayant jetté les yeux sur lui pour rassembler l'armée, ce fut une des

trahiſons des miniſtres de lui en envoyer les ordres trop tard, afin qu'un autre pût emmener l'armée au Prince d'Orange. Le haſard lui fit rencontrer quatre régiments qu'on avoit voulu mener au Prince d'Orange, & qu'il ramena à ſon poſte. Il n'y eut point de mouvements qu'il ne ſe donnât pour ſauver Portſmouth, bloqué par mer & par terre, ſans autre proviſion que ce que les ennemis lui fourniſſoient chaque jour, & que le Roi lui ordonna de rendre. Le Roi ayant pris le parti de ſe ſauver en France, il fut du nombre des cinq perſonnes à qui il ſe confia, & qui le ſuivirent; & dès que le Roi fut débarqué, il l'envoya à Verſailles pour demander un aſyle. Il avoit à peine dix-huit ans.

Preſque toute l'Irlande ayant reſ-

té fidele au Roi Jacques, ce Prince y passa au mois de Mars 1689; & l'on vit une malheureuse guerre où la valeur ne manqua jamais, & la conduite toujours. On peut dire de cette guerre d'Irlande, qu'on la regarda à Londres comme l'œuvre du jour, & comme l'affaire capitale de l'Angleterre, & en France, comme une guerre d'affection particuliere & de bienséance. Les Anglois, qui ne vouloient point avoir de guerre civile chez eux, assommerent l'Irlande. Il paroît même que les officiers François qu'on y envoya penserent comme ceux qui les y envoyoient: ils n'eurent que trois choses dans la tête, d'arriver, de se battre & de s'en retourner. Le temps a fait voir que les Anglois avoient mieux pensé que nous.

Le Duc de Berwick ſe diſtingua dans quelques occaſions particulieres, & fut fait lieutenant-général.

Milord Tirconel ayant paſſé en France en 1690, laiſſa le commandement général du royaume au Duc de Berwick. Il n'avoit que vingt ans, & ſa conduite fit voir qu'il étoit l'homme de ſon ſiecle à qui le ciel avoit accordé de meilleure heure la prudence. La perte de la bataille de la Boyne avoit abattu les forces irlandoiſes; le Roi Guillaume avoit levé le ſiege de Limerick, & étoit retourné en Angleterre; mais on n'en étoit guere mieux. Milord Churchill (1) débarqua tout-à-coup en Irlande avec huit mille hommes.

(1) Depuis Duc de Marlborough.

Il falloit en même temps rendre ſes progrès moins rapides, rétablir l'armée, diſſiper les factions, réunir les eſprits des Irlandois. Le Duc de Berwick fit tout cela.

En 1691, le Duc de Tirconel étant revenu en Irlande, le Duc de Berwick repaſſa en France, & ſuivit Louis XIV, comme volontaire, au ſiege de Mons. Il fit dans la même qualité la campagne de 1692, ſous M. le Maréchal de Luxembourg, & ſe trouva à la bataille de Steinkerque. Il fut fait lieutenant-général en France l'année ſuivante, & il acquit beaucoup d'honneur à la bataille de Nerwinde, où il fut pris.

Les choſes qui ſe dirent dans le monde, à l'occaſion de ſa priſe, n'ont pu avoir été imaginées que par des gens qui avoient la plus haute

opinion de sa fermeté & de son courage. Il continua de servir en Flandre sous M. de Luxembourg, & ensuite sous M. le Maréchal de Villeroi.

En 1696, il fut envoyé secrètement en Angleterre pour conférer avec des Seigneurs Anglois, qui avoient résolu de rétablir le Roi. Il avoit une assez mauvaise commission, qui étoit de déterminer ces Seigneurs à agir contre le bon sens. Il ne réussit pas: il hâta son retour, parcequ'il apprit qu'il y avoit une conjuration formée contre la personne du Roi Guillaume, & il ne vouloit point être mêlé dans cette entreprise. Je me souviens de lui avoir ouï dire qu'un homme l'avoit reconnu sur un certain air de famille, & sur-tout par la longueur

de ſes doigts ; que par bonheur cet homme étoit Jacobite, & lui avoit dit : *Dieu vous béniſſe dans toutes vos entrepriſes !* ce qui l'avoit remis de ſon embarras.

Le Duc de Berwick perdit ſa premiere femme au mois de Juin 1698. Il l'avoit épouſée en 1695. Elle étoit fille du Comte de Clanricard. Il en eut un fils qui naquit le 21 d'Octobre 1696.

En 1699 il fit un voyage en Italie, & à ſon retour il épouſa Mademoiſelle de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. de Bulkeley, frere de Milord de Bulkeley.

Après la mort de Charles II, Roi d'Eſpagne, le Roi Jacques envoya à Rome le Duc de Berwick pour complimenter le Pape ſur ſon élec-

tion, & lui offrit sa personne pour commander l'armée que la France le pressoit de lever pour maintenir la neutralité en Italie; & la Cour de Saint-Germain offroit d'envoyer des troupes irlandoises. Le Pape jugea la besogne un peu trop forte pour lui, & le Duc de Berwick s'en revint.

En 1701 il perdit le Roi son pere, & en 1702 il servit en Flandre sous le Duc de Bourgogne & le Maréchal de Boufflers; en 1703, au retour de la campagne, il se fit naturaliser François, du consentement de la Cour de Saint-Germain.

En 1704 le Roi l'envoya en Espagne avec dix-huit bataillons & dix-neuf escadrons qu'il devoit commander, & à son arrivée le Roi d'Espagne le déclara Capitaine Gé-

néral de ſes armées, & le fit couvrir.

La Cour d'Eſpagne étoit infeſtée par l'intrigue. Le gouvernement alloit très mal, parceque tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracaſſerie, & un des principaux articles de ſa miſſion étoit de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner : il n'entra dans aucun ; &, s'attachant uniquement au ſuccès des affaires, il ne regarda les intérêts particuliers que comme des intérêts particuliers ; il ne penſa ni à Madame des Urſins, ni à Orry, ni à l'abbé d'Etrée, ni au goût de la Reine, ni au penchant du Roi ; il ne penſa qu'à la monarchie.

Le Duc de Berwick eut ordre de travailler au renvoi de Madame des Urſins. Le Roi lui écrivit : « Dites

« au Roi mon petit-fils, qu'il me « doit cette complaisance. Servez- « vous de toutes les raisons que vous « pourrez imaginer pour le persua- « der ; mais ne lui dites pas que je « l'abandonnerai, car il ne le croi- « roit jamais ». Le Roi d'Espagne consentit au renvoi.

Cette année 1704, le Duc de Berwick sauva l'Espagne ; il empêcha l'armée portugaise d'aller à Madrid. Son armée étoit plus foible des deux tiers ; les ordres de la Cour venoient coup sur coup, de se retirer & de ne rien hasarder. Le Duc de Berwick, qui vit l'Espagne perdue s'il obéissoit, hasarda sans cesse, & disputa tout. L'armée portugaise se retira ; M. le Duc de Berwick en fit de même. A la fin de la campagne, le Duc de Berwick reçut ordre de

retourner en France. C'étoit une intrigue de Cour ; & il éprouva ce que tant d'autres avoient éprouvé avant lui, que de plaire à la Cour, eſt le plus grand ſervice que l'on puiſſe rendre à la Cour, ſans quoi toutes les œuvres, pour me ſervir du langage des Théologiens, ne font que des œuvres mortes.

En 1705, le Duc de Berwick fut envoyé commander en Languedoc : cette même année il fit le ſiege de Nice, & la prit.

En 1706 il fut fait Maréchal de France, & fut envoyé en Eſpagne pour commander l'armée contre le Portugal. Le Roi d'Eſpagne avoit levé le ſiege de Barcelone, & avoit été obligé de repaſſer par la France, & de rentrer en Eſpagne par la Navarre.

J'ai dit qu'avant de quitter l'Espagne, la premiere fois qu'il y servit, il l'avoit ſauvée; il la ſauva encore cette fois-ci. Je paſſe rapidement ſur les choſes que l'hiſtoire eſt chargée de raconter. Je dirai ſeulement que tout étoit perdu au commencement de la campagne, & que tout étoit ſauvé à la fin. On peut voir dans les Lettres de Madame de Maintenon à la Princeſſe des Urſins, ce que l'on penſoit pour lors dans les deux Cours. On formoit des ſouhaits, & on n'avoit pas même d'eſpérances. M. le Maréchal de Berwick vouloit que la Reine ſe retirât à ſon armée: des conſeils timides l'en avoient empêchée. On vouloit qu'elle ſe retirât à Pampelune; M. le Maréchal de Berwick fit voir que, ſi l'on prenoit ce parti, tout étoit perdu

perdu, parceque les Castillans se croiroient abandonnés: la Reine se retira donc à Burgos avec les Conseils, & le Roi arriva à la petite armée. Les Portugais vont à Madrid, & le Maréchal, par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vuider la Castille aux ennemis, & rencogna leur armée dans le Royaume de Valence & l'Aragon. Il les y conduisit marche par marche, comme un pasteur conduit des troupeaux. On peut dire que cette campagne fut plus glorieuse pour lui qu'aucune de celles qu'il a faites, parceque les avantages n'ayant point dépendu d'une bataille, sa capacité y parut tous les jours. Il fit plus de dix mille prisonniers, & par cette campagne il prépara la seconde, plus célebre encore par la bataille d'Alman-

za, la conquête du Royaume de Valence, de l'Aragon, & la prise de Lérida.

Ce fut en cette année 1707 que le Roi d'Espagne donna au Maréchal de Berwick les villes de Liria & de Xérica, avec la Grandesse de la premiere classe; ce qui lui procura un établissement plus grand encore pour son fils du premier lit, par le mariage avec Dona Catharina de Portugal, héritiere de la Maison de Véraguas. M. le Maréchal lui céda tout ce qu'il avoit en Espagne.

Dans le même temps Louis XIV lui donne le gouvernement du Limousin, de son propre & pur mouvement, sans qu'il le lui eût demandé.

Il fautque je par le de M. le Duc

d'Orléans, & je le ferai avec d'autant plus de plaiſir, que ce que je dirai ne peut ſervir qu'à combler de gloire l'un & l'autre.

M. le Duc d'Orléans vint pour commander l'armée. Sa mauvaiſe deſtinée lui fit croire qu'il auroit le temps de paſſer par Madrid. M. le Maréchal de Berwick lui envoya courier ſur courier, pour lui dire qu'il ſeroit bientôt forcé à livrer la bataille : M. le Duc d'Orléans ſe mit en chemin, vola & n'arriva pas. Il y eut aſſez de courtiſans qui voulurent perſuader à ce Prince que le Maréchal de Berwick avoit été ravi de donner la bataille ſans lui, & de lui en ravir la gloire : mais M. le Duc d'Orléans connoiſſoit qu'il avoit une juſtice à rendre, & c'eſt une choſe qu'il ſavoit très bien

faire ; il ne ſe plaignit que de ſon malheur.

M. le Duc d'Orléans, déſeſpéré, déſolé de retourner ſans avoir rien fait, propoſe le ſiege de Lérida. M. le Maréchal de Berwick, qui n'en étoit point du tout d'avis, expoſa à M. le Duc d'Orléans ſes raiſons avec force ; il propoſa même de conſulter la Cour. Le ſiege de Lérida fut réſolu. Dès ce moment M. le Duc de Berwick ne vit plus d'obſtacles : il ſavoit que ſi la prudence eſt la premiere de toutes les vertus avant que d'entreprendre, elle n'eſt que la ſeconde après que l'on a entrepris. Peut-être que s'il eût lui-même réſolu ce ſiege, il auroit moins craint de le lever. M. le Duc d'Orléans finit la campagne avec gloire ; & ce qui auroit infailliblement

brouillé deux hommes communs, ne fit qu'unir ces deux-ci; & je me souviens d'avoir entendu dire au Maréchal, que l'origine de la faveur qu'il avoit eue auprès de M. le Duc d'Orléans, étoit la campagne de 1707.

En 1708, M. le Maréchal de Berwick, d'abord destiné à commander l'armée du Dauphiné, fut envoyé sur le Rhin pour commander sous l'Electeur de Baviere. Il avoit fait tomber un projet de M. de Chamillart, dont l'incapacité consistoit sur-tout à ne point connoître son incapacité. Le Prince Eugene ayant quitté l'Allemagne pour aller en Flandre, M. le Maréchal de Berwick l'y suivit. Après la perte de la bataille d'Oudenarde, les ennemis firent le siege de Lille; & pour lors

M. le Maréchal de Berwick joignit ſon armée à celle de M. de Vendôme. Il fallut des miracles ſans nombre pour nous faire perdre Lille. M. le Duc de Vendôme étoit irrité contre M. le Maréchal de Berwick, qui avoit fait difficulté de ſervir ſous lui. Depuis ce temps, aucun avis de M. le Maréchal de Berwick ne fut accepté par M. le Duc de Vendôme; & ſon ame, ſi grande d'ailleurs, ne conſerva plus qu'un reſſentiment vif de l'eſpece d'affront qu'il croyoit avoir reçu. M. le Duc de Bourgogne & le Roi, toujours partagés entre des propoſitions contradictoires, ne ſavoient prendre d'autre parti que de déférer au ſentiment de M. de Vendôme. Il fallut que le Roi envoyât à l'armée, pour concilier les Généraux, un Miniſtre

qui n'avoit point d'yeux : il fallut que cette maladie de la nature humaine, de ne pouvoir ſouffrir le bien lorſqu'il eſt fait par des gens que l'on n'aime pas, infeſtât pendant toute cette campagne le cœur & l'eſprit de M. le Duc de Vendôme : il fallut qu'un Lieutenant Général eût aſſez de faveur à la Cour pour pouvoir faire à l'armée deux ſottiſes, l'une après l'autre, qui ſeront mémorables dans tous les temps, ſa défaite & ſa capitulation : il fallut que le ſiege de Bruxelles eût été rejetté d'abord, & qu'il eût été entrepris depuis; que l'on réſolût de garder en même temps l'Eſcaut & le Canal, c'eſt-à-dire, de ne garder rien. Enfin, le procès entre ces deux grands hommes exiſte; les lettres écrites par le Roi, par M. le

Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, par M. le Duc de Berwick, par M. de Chamillart, existent aussi. On verra qui des deux manqua de sang-froid, & j'oserois peut-être même dire, de raison. A Dieu ne plaise que je veuille mettre en question les qualités éminentes de M. le Duc de Vendôme! Si M. le Maréchal de Berwick revenoit au monde, il en seroit fâché: mais je dirai, dans cette occasion, ce qu'Homere dit de Glaucus: Jupiter ôta la prudence à Glaucus, & il changea un bouclier d'or contre un bouclier d'airain. Ce bouclier d'or, M. de Vendôme, avant cette campagne, l'avoit toujours conservé, & il le retrouva depuis.

En 1709 M. le Maréchal de Berwick fut envoyé pour couvrir les

frontieres de la Provence & du Dauphiné; & quoique M. de Chamillart, qui affamoit tout, eût été déplacé, il n'y avoit ni argent ni provisions de guerre & de bouche; il fit si bien qu'il en trouva. Je me souviens de lui avoir ouï dire que dans sa détresse il enleva une voiture d'argent qui alloit de Lyon au trésor royal; & il disoit à M. d'Angervilliers, qui étoit son Intendant dans ce temps, que dans les regles ils auroient mérité tous deux qu'on leur fît leur procès. M. Desmarais cria: il répondit qu'il falloit faire subsister une armée qui avoit le Royaume à sauver.

M. le Maréchal de Berwick imagina un plan de défense, tel qu'il étoit impossible de pénétrer en France, de quelque côté que ce fût,

parcequ'il faisoit la corde, & que le Duc de Savoie étoit obligé de faire l'arc. Je me souviens qu'étant en Piémont, les Officiers qui avoient servi dans ce temps-là, donnoient cette raison, comme les ayant toujours empêchés de pénétrer en France; ils faisoient l'éloge du Maréchal de Berwick, & je ne le savois pas.

M. le Maréchal de Berwick, par ce plan de défense, se trouva en état de n'avoir besoin que d'une petite armée, & d'envoyer au Roi vingt bataillons : c'étoit un grand présent dans ce temps-là.

Il y auroit bien de la sottise à moi de juger de sa capacité pour la guerre, c'est-à-dire, pour une chose que je ne puis entendre. Cependant s'il m'étoit permis de me hasarder, je dirois que, comme chaque grand

homme, outre sa capacité générale, a encore un talent particulier dans lequel il excelle, & qui fait sa vertu distinctive ; je dirois que le talent particulier de M. le Maréchal de Berwick étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, & de bien connoître toutes les ressources que l'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien qu'il sentît ses forces à cet égard. Je lui ai souvent entendu dire que la chose qu'il avoit toute sa vie le plus souhaitée, c'étoit d'avoir une bonne place à défendre.

La paix fut signée à Utrecht en 1713. Le Roi mourut le premier de Septembre 1715 : M. le Duc d'Orléans fut Régent du Royaume. M. le Maréchal de Berwick fut envoyé commander en Guienne. Me

permettra-t-on de dire que ce fut un grand bonheur pour moi, puisque c'est là où je l'ai connu?

Les tracasseries du Cardinal Albéroni firent naître la guerre que M. le Maréchal de Berwick fit sur les frontieres d'Espagne. Le ministere ayant changé par la mort de M. le Duc d'Orléans, on lui ôta le commandement de Guienne. Il partagea son temps entre la Cour, Paris & sa maison de Fitz-James. Cela me donnera lieu de parler de l'homme privé, & de donner, le plus courtement que je pourrai, son caractere.

Il n'a guere obtenu de graces sur lesquelles il n'ait été prévenu: quand il s'agissoit de ses intérêts, il falloit tout lui dire.... Son air froid, un peu sec, & même quelquefois un

peu ſévere, faiſoit que quelquefois il auroit ſemblé un peu déplacé dans notre nation, ſi les grandes ames & le mérite perſonnel avoient un pays.

Il ne ſavoit jamais dire de ces choſes qu'on appelle de jolies choſes. Il étoit ſur-tout exempt de ces fautes ſans nombre que commettent continuellement ceux qui s'aiment trop eux-mêmes....Il prenoit preſque toujours ſon parti de lui-même: s'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui, il n'avoit pas non plus de méfiance; il ſe regardoit, & ſe connoiſſoit avec le même bon ſens qu'il voyoit toutes les autres choſes..... Jamais perſonne n'a ſu mieux éviter les excès, ou, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, les pieges des vertus: par exemple, il aimoit les Eccléſiaſti-

ques; il s'accommodoit aſſez de la modeſtie de leur état; il ne pouvoit ſouffrir d'en être gouverné, ſur-tout s'ils paſſoient, dans la moindre choſe, la ligne de leurs devoirs: il exigeoit plus d'eux qu'ils n'auroient exigé de lui.... Il étoit impoſſible de le voir & de ne pas aimer la vertu, tant on voyoit de tranquillité & de félicité dans ſon ame, ſur-tout quand on la comparoit aux paſſions qui agitoient ſes ſemblables.... J'ai vu de loin dans les Livres de Plutarque, que c'étoient les grands hommes: j'ai vu en lui de plus près ce qu'ils ſont. Je ne connois que ſa vie privée: je n'ai point vu le héros, mais l'homme dont le héros eſt parti.... Il aimoit ſes amis: ſa maniere étoit de rendre des ſervices ſans vous rien dire; c'étoit une main inviſible

qui vous servoit.... Il avoit un grand fonds de religion. Jamais homme n'a mieux suivi ces loix de l'Evangile, qui coûtent le plus aux gens du monde : enfin, jamais homme n'a tant pratiqué la Religion, & n'en a si peu parlé.... Il ne disoit jamais de mal de personne; aussi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués.... Il haïssoit ces disputes qui, sous prétexte de la gloire de Dieu, ne sont que des disputes personnelles. Les malheurs du Roi son pere lui avoient appris qu'on s'expose à faire de grandes fautes lorsqu'on a trop de crédulité pour les gens même dont le caractere est le plus respectable.... Lorsqu'il fut nommé Commandant en Guienne, la réputation de son sérieux nous effraya : mais à peine y fut-il arrivé,

qu'il y fut aimé de tout le monde, & qu'il n'y a pas de lieu où ses grandes qualités aient été plus admirées....

Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris que l'on doit faire de l'argent.... Il avoit une modestie dans toutes ses dépenses, qui auroit dû le rendre très à son aise; car il ne dépensoit en aucune chose frivole : cependant il étoit toujours arriéré, parceque, malgré sa frugalité naturelle, il dépensoit beaucoup. Dans ses commandements, toutes les familles angloises ou irlandoises pauvres, qui avoient quelque relation avec quelqu'un de sa maison, avoient une espece de droit de s'introduire chez lui; & il est singulier que cet homme, qui savoit mettre un si grand ordre dans son

armée, qui avoit tant de justesse dans ses projets, perdît tout cela quand il s'agissoit de ses intérêts particuliers....

Il n'étoit point du nombre de ceux qui tantôt se plaignent des auteurs d'une disgrace, tantôt cherchent à les flatter; il alloit à celui dont il avoit sujet de se plaindre, lui disoit les sentiments de son cœur, après quoi il ne disoit rien....

Jamais rien n'a mieux représenté cet état où l'on sait que se trouva la France à la mort de M. de Turenne. Je me souviens du moment où cette nouvelle arriva: la consternation fut générale. Tous deux ils avoient laissé des desseins interrompus; tous les deux une armée en péril; tous les deux finirent d'une mort qui intéresse plus que les morts communes:

tous les deux avoient ce mérite modeste pour lequel on aime à s'attendrir, & que l'on aime à regretter...

Il laissa une femme tendre, qui a passé le reste de sa vie dans les regrets, & des enfants qui, par leur vertu, font mieux que moi l'éloge de leur pere.

M. le Maréchal de Berwick a écrit ses Mémoires ; &, à cet égard, ce que j'ai dit dans l'Esprit des Loix sur la relation d'Hannon, je puis le dire ici. *C'est un beau morceau de l'antiquité que la relation d'Hannon : le même homme qui a exécuté, a écrit. Il ne met aucune ostentation dans ses récits : les grands Capitaines écrivent leurs actions avec simplicité, parcequ'ils sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils ont dit.*

Les grands hommes ſont plus ſoumis que les autres à un examen rigoureux de leur conduite : chacun aime à les appeller devant ſon petit tribunal. Les ſoldats Romains ne faiſoient-ils pas de ſanglantes railleries autour du char de la victoire? Ils croyoient triompher, même des triomphateurs : mais c'eſt une belle choſe pour le Maréchal de Berwick, que les deux objections qu'on lui a faites ne ſoient uniquement fondées que ſur ſon amour pour ſes devoirs.

L'objection qu'on lui a faite, de ce qu'il n'avoit pas été de l'expédition d'Ecoſſe, en 1715, n'eſt fondée que ſur ce qu'on veut toujours regarder le Maréchal de Berwick comme un homme ſans patrie, & qu'on ne veut pas ſe mettre dans

l'esprit qu'il étoit François. Devenu François, du consentement de ses premiers maîtres, il suivit les ordres de Louis XIV, & ensuite ceux du Régent de France. Il fallut faire taire son cœur & suivre les grands principes : il vit qu'il n'étoit plus à lui : il vit qu'il n'étoit plus question de se déterminer sur ce qui étoit le bien convenable, mais sur ce qui étoit le bien nécessaire : il sut qu'il seroit jugé, il méprisa les jugements injustes. Ni la faveur populaire, ni la maniere de penser de ceux qui pensent peu, ne le déterminerent.

Les anciens, qui ont traité des devoirs, ne trouvent pas que la grande difficulté soit de les connoître, mais de choisir entre deux devoirs. Il suivit le devoir le plus fort, comme le destin. Ce sont des

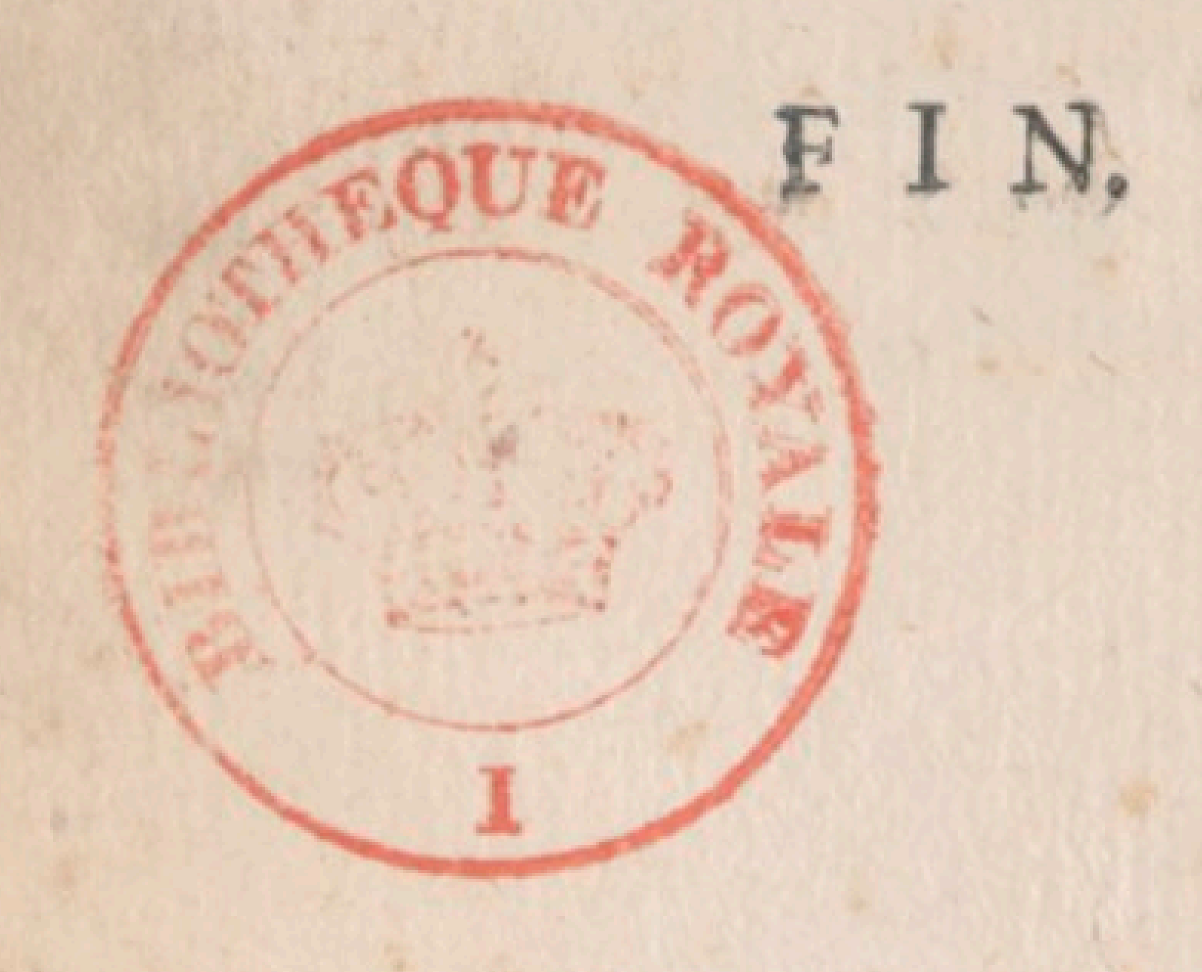
matieres qu'on ne traite jamais que lorſqu'on eſt obligé de les traiter, parcequ'il n'y a rien dans le monde de plus reſpectable qu'un Prince malheureux. Dépouillons la queſtion : elle conſiſte à ſavoir ſi le Prince, même rétabli, auroit été en droit de le rappeller. Tout ce que l'on peut dire de plus fort, c'eſt que la patrie n'abandonne jamais : mais cela même n'étoit pas le cas ; il étoit proſcrit par ſa patrie lorſqu'il ſe fit naturaliſer. Grotius, Puffendorf, toutes les voix par leſquelles l'Europe a parlé, décidoient la queſtion, & lui déclaroient qu'il étoit François, & ſoumis aux loix de la France. La France avoit mis pour lors la paix pour fondement de ſon ſyſtême politique. Quelle contradiction, ſi un Pair du Royaume, un Maréchal de

France, un Gouverneur de Province avoit désobéi à la défense de sortir du Royaume, c'est-à-dire, avoit désobéi réellement pour paroître aux yeux des Anglois seuls n'avoir pas désobéi! En effet, le Maréchal de Berwick étoit, par ses dignités mêmes, dans des circonstances particulieres ; & on ne pouvoit guere distinguer sa présence en Ecosse, d'avec une déclaration de guerre avec l'Angleterre. La France jugeoit qu'il n'étoit point de son intérêt que cette guerre se fît ; qu'il en résulteroit une guerre qui embrâseroit toute l'Europe. Comment pouvoit-il prendre sur lui le poids immense d'une démarche pareille ? On peut dire même que s'il n'eût consulté que l'ambition, quelle plus grande ambition pouvoit-il avoir que le réta-

bliſſement de la Maiſon de Stuart ſur le trône d'Angleterre? On ſait combien il aimoit ſes enfants. Quelles délices pour ſon cœur, s'il avoit pu prévoir un troiſieme établiſſement en Angleterre!

S'il avoit été conſulté pour l'entrepriſe même dans les circonſtances d'alors, il n'en auroit pas été d'avis; il croyoit que ces ſortes d'entrepriſes étoient de la nature de toutes les autres, qui doivent être réglées par la prudence, & qu'en ce cas, une entrepriſe manquée a deux ſortes de mauvais ſuccès; le malheur préſent, & une plus grande difficulté pour entreprendre de réuſſir à l'avenir.

FIN.



ERRATA.

PAGE 7, ligne 3, ſangots; *liſez*, ſanglots.

Page 12, ligne 16, que ſa mort ſeroit infailliblement ſuivie de mon refus ; *liſez*, que mon refus ſeroit infailliblement ſuivi de ſa mort.

Page 59, ligne 15, trouvâmes ; *liſez*, retrouvâmes.

Page 65, ligne 10, préſentoit ; *liſez*, préſenteroit.

Page 84, ligne 5, de belles ; *liſez*, les belles.

Page 102, ligne 10, je ne ſuis ; *liſez*, je ne le ſuis.

Page 107, ligne 16, joignez-vous avec moi ; *liſez*, joignez-vous à moi.

Page 124, ligne 7, de ſon tribunal ; *liſez*, ſur ſon tribunal.

Page 130, ligne 4, emprunté ; *liſez*, emporté.

Page 132, ligne 11, nous ; *liſez*, vous.

Page 170, ligne 12, la choſe ; *liſez*, la choſe même.

Page 188, ligne 4, peintures ; *liſez*, peintres.

Page 192, ligne 2, Satirique ; *liſez*, Satrique.

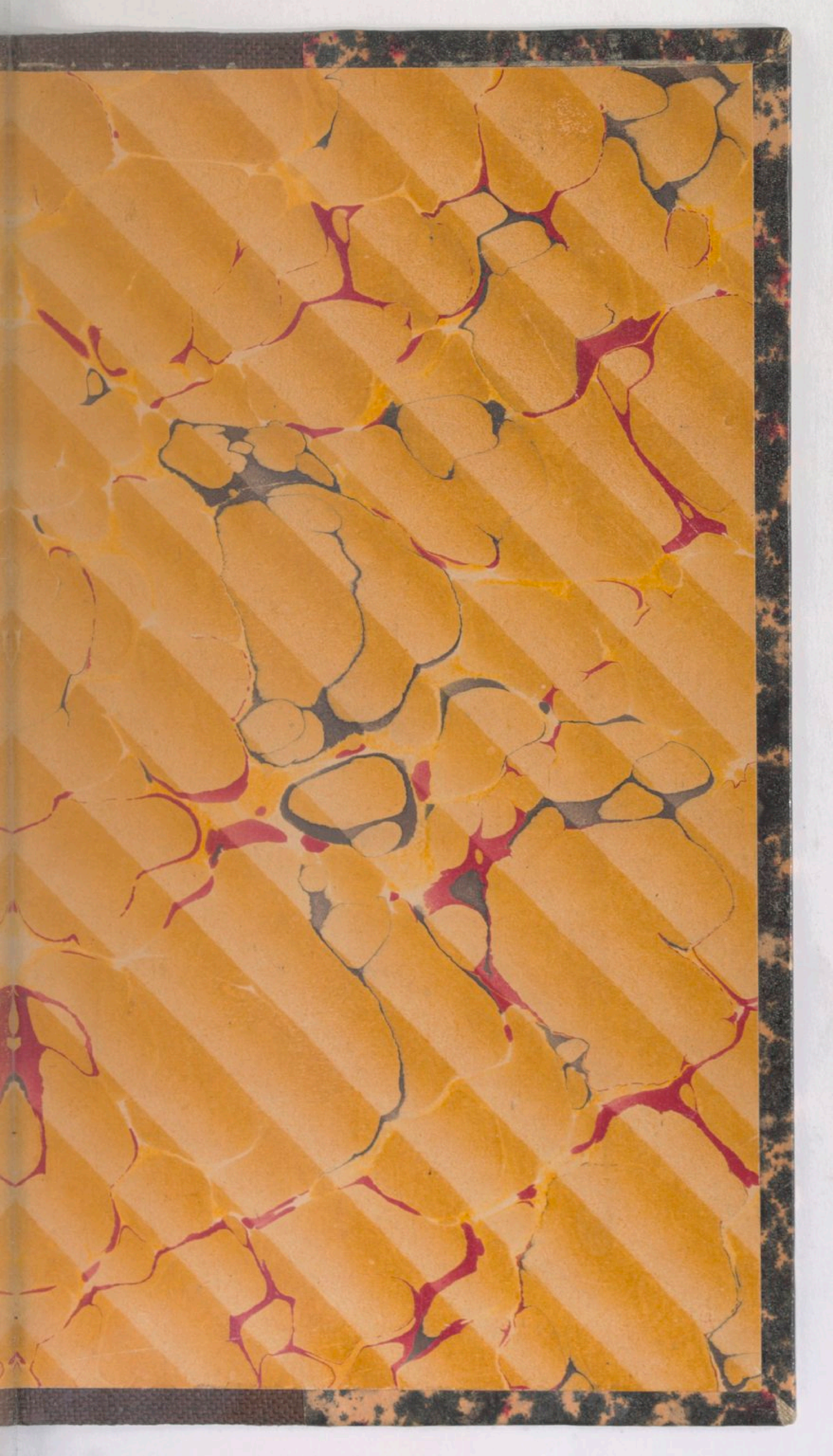
Page 203, ligne 9, les deux grandes ; *liſez*, les deux plus grandes.

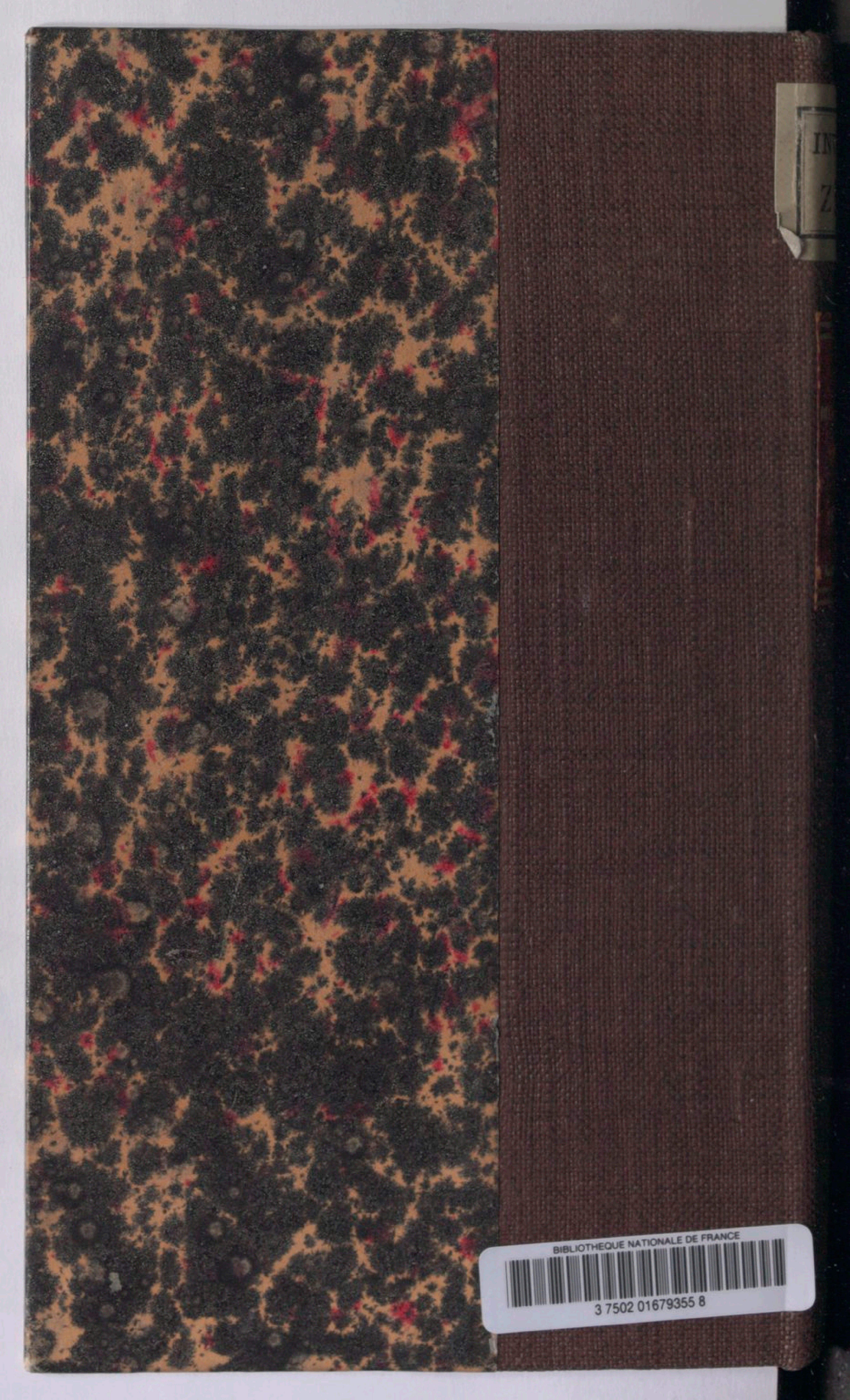
Page 211, ligne 14, Mademoiſelle de Bulkeley ; *ajoutez*, fille de Madame de Bulkeley.

Page 225, ligne 12, les regles ; *liſez*, la regle.

Page 230, ligne 14, que c'étoient ; *liſez*, ce qu'étoient.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01679355 8